



HAL
open science

Un terrain phrénologique dans le Grand Océan (autour du voyage de Dumoutier à bord de l’Astrolabe en 1837-1840)

Marc Renneville

► **To cite this version:**

Marc Renneville. Un terrain phrénologique dans le Grand Océan (autour du voyage de Dumoutier à bord de l’Astrolabe en 1837-1840). Claude Blanckaert. Le terrain des sciences humaines (Instructions et enquêtes. XVIIe-XXe siècles), L’Harmattan, pp.89-138, 1996, Histoire des sciences humaines, 2-7384-4519-5. halshs-00130282

HAL Id: halshs-00130282

<https://shs.hal.science/halshs-00130282>

Submitted on 31 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Un terrain phrénologique dans le Grand Océan
(autour du voyage de Dumoutier sur *L'Astrolabe* en 1837-1840)

Marc Renneville

"La colonisation n'est pas née par hasard. Elle n'est pas morte non plus par hasard. Nous n'avons pas à nous tresser des couronnes pour notre lucidité tardive"
Pierre Vidal-Naquet, 1988.

Toulon, 6 novembre 1840. La dernière expédition scientifique de Dumont d'Urville s'achève enfin après trois ans de navigation dans l'océan Pacifique. Les corvettes *L'Astrolabe* et la *Zélée* accostent dans le port, les cales chargées d'une cargaison hétéroclite composée de roches, minéraux, plantes et différents objets d'industrie humaine, ainsi qu'une série insolite de 51 bustes en plâtre représentant des indigènes de différentes régions d'Océanie. Ces collections sont destinées pour l'essentiel au Muséum d'Histoire naturelle de Paris mais il est prévu, avant ce dernier voyage vers la capitale, de présenter quelques pièces au public toulonnais. L'exposition organisée dans ce but au magasin général de la marine connaît un succès inespéré et pas moins de 4 000 personnes défilent en cinq jours pour admirer les objets choisis (Lebrun 1841 : 5).

La collection qui retint le plus l'attention des visiteurs fut sans conteste l'étonnante série de bustes peints, réalisée au fil du voyage par Alexandre Dumoutier à partir de moulage sur nature. Ces bustes d'Océaniens possèdent, à dire vrai, une caractéristique bien étrange car les sujets sont représentés sans cheveux. Pourtant, chose plus étrange encore pour un observateur du XXe siècle, ce n'est pas cette singularité qui attira le regard du visiteur et de la communauté scientifique de l'époque mais plutôt l'effet de réalisme que dégageaient ces bustes. Dumoutier n'ayant manifestement pas cherché à faire oeuvre de fiction, on peut se demander ce qui avait pu l'inciter à ne pas figurer la chevelure de ses modèles... Qui était cet extravagant artiste ? Quelle était sa fonction dans l'expédition ? Comment avait-il obtenu la collaboration des indigènes à son oeuvre sculpturale ? Pourquoi avait-il décidé de faire des moulages de têtes d'indigènes ? D'où venait l'initiative et quels furent les enjeux scientifiques liés à ces bustes ?

1) La part anthropologique des précédentes expéditions dans l' Océan pacifique (1800-1837)

La singularité des moulages phrénologiques de Dumoutier n'est perceptible que par comparaison avec les résultats anthropologiques des précédentes expéditions scientifiques menées dans l'Océan pacifique. Sans remonter jusqu'aux observations effectuées par J.-R. Forster et son fils embarqués sur la *Résolution* lors de la seconde circumnavigation de James Cook en 1772-75, on peut noter que la part des expéditions scientifiques dévolue à l'anthropologie s'est peu à peu accrue au XIXe siècle. L'engagement de François Péron dans l'expédition de Baudin en 1800-1804 marque bien à cet égard en France le tournant qui s'amorce car les instructions scientifiques qui avaient pour fonction de guider l'anthropologue dans ses travaux furent rédigées par des membres de la Société des Observateurs de l'Homme. L'une des notes - rédigée par Cuvier en l'an VIII (1800) - insistait sur l'intérêt tout particulier qu'il convenait d'accorder à la récolte de pièces anatomiques. Cuvier pensait déjà à une collection spécialement destinée à l'anthropologie car il affirmait que la réunion de ces pièces dans un même local permettrait aux naturalistes de les étudier à loisir et de les « comparer dans tous leurs rapports ». C'était dans cette accumulation de matériau que résidait selon Cuvier « la première base à laquelle on peut rapporter ensuite les observations sur le physique et le moral de chaque race ». Plus proche de Camper et de Blumenbach que de Daubenton, Cuvier pensait en effet que la conformation générale du crâne des différentes races devaient varier et avoir une influence sur les « facultés morales et intellectuelles » des individus (Cuvier, 1800 : 173). Il ne fallait donc pas se contenter de dessiner et les voyageurs devaient récolter autant que possible la pièce « principale et la plus nécessaire » pour les études anthropologiques : le crâne (*ibid.* : 174).

Péron rapporta effectivement en France différents objets d'industrie humaine comme des sagaies, des pantoufles chinoises, des massues des îles du pacifique, des filets de pêche, des hameçons, deux boucliers de Nouvelle-Hollande (Australie) mais sa récolte s'avéra nettement moins bonne pour l'anthropologie physique et elle se réduisit à un bras d'une momie des Gouanches (ethnie des Canaries) et aucun crâne ¹...

Peu après le retour de cette expédition menée par Baudin, Paris devenait la capitale européenne de la phrénologie en accueillant, dès 1807, Gall et Spurzheim. L'installation à Paris du célèbre fondateur de ce qu'il nommait lui-même la "physiologie intellectuelle" allait donner une nouvelle orientation à l'anthropologie physique. La phrénologie postulait en effet que chaque individu possédait un certain nombre de penchants, de facultés et de talents dont l'activité dépendait du développement de leurs sièges organiques, localisés dans le cerveau. Cette théorie des localisations cérébrales était liée à un système sémiologique original reposant sur l'idée qu'il était possible d'effectuer des diagnostics psychologiques en tâtant les saillies et les méplats de la boîte crânienne. Gall fondait la localisation

des 27 facultés sur la cranioscopie comparée des animaux et des hommes ainsi que sur celle des individus manifestant un fort développement d'une faculté isolée. Il distingua ainsi l'organe de la poésie, des mathématiques, de la religion, de la ruse, de l'amour physique, du vol, du crime, des coloris etc. L'application à une anthropologie raciale était une conséquence logique de son système. C'est ce que notait le docteur Adelon dès 1808, en s'appuyant sur les leçons de Gall :

"Les observations faites jusqu'ici par les savants, confirment le siège des organes établis. Par exemple, on a dit que les Français avaient la tête plus étroite vers les tempes, que les Allemands et les Italiens; que ce peu d'étendue latérale de la tête était encore plus frappant chez les Anglais; or cela correspond à l'organe de la musique, et l'on sait en effet, que les Allemands et les Italiens sont meilleurs musiciens que les Français, et surtout que les Anglais. Blumenbach, dès longtemps, avait remarqué que les Kalmoucks ont la tête déprimée en haut et plus large vers les côtés, vers l'organe du vol; et c'est encore une assertion généralement admise, que ce peuple est voleur. Quelques races de nègres ne peuvent compter au delà de six, aussi ont-elles la tête étroite, et l'organe des mathématiques, qui est placé latéralement, est chez elles très peu développé. Les Chinois, qui ont tant de goût pour les couleurs tranchées, ont l'arcade sourcilière plus voûtée que les autres nations, ce qui annonce, comme on le conçoit sans doute, un plus grand développement de l'organe de la peinture" (Adelon, 1808 : 199). François Broussais pouvait ainsi affirmer, trente ans plus tard, que Gall avait trouvé "la clef de l'anthropologie" (Broussais 1837 : 1).

Si la phrénologie ne parvint pas du vivant de Gall à franchir les portes de l'Académie des sciences, elle fit en revanche beaucoup d'adeptes dans le milieu médical sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. La renommée de Gall alla croissante en France jusqu'au début des années 1840 et elle attira naturellement les explorateurs scientifiques.

Le premier témoignage de cette influence vient de Louis Choris, qui embarqua en 1815 comme peintre sur le brick *Le Rurick*. Cette expédition scientifique commandée par le comte de Romanov était dirigée par Otto de Kotzebue, fils du célèbre auteur dramatique. L'objectif du voyage était d'explorer les îles Mulgraves (Marshall) décrites en 1788, le détroit de Behring et le détroit de Torrès. Le naturaliste officiel du *Rurick* était A. De Chamisso mais Wormskiold de Copenhague - déjà parti en Islande - embarqua comme naturaliste volontaire. Malgré la présence à bord de ces deux savants, Choris ne se contenta pas de dessiner et il récolta lors d'une escale dans le golfe de Kotzebue (nord-ouest de l'Alaska) quelques crânes humains provenant d'un ossuaire. A son retour à Paris, Choris publia ses peintures, et sollicita pour la rédaction des commentaires les lumières de Chamisso bien sûr, mais aussi celles de Cuvier et de Gall. On notera que Cuvier n'intervient dans la publication finale que pour la description de la cinquième planche, qui représente... un ours gris. Choris a donné ses crânes à Gall et reprend dans le texte la description qu'il en a faite. Gall, comme à son habitude, s'est

¹. Cf. Inventaire de Péron du 10 prairial an XII republié in Hamy, 1906 : 26-32.

montré plutôt prudent dans ses commentaires et Choris reconnaît qu'il "n'ose jamais expliquer le caractère national d'un peuple ou d'une horde par une seule tête" (Choris, 1820 : 16). En fait, Gall s'est contenté de noter que les crânes et les têtes dessinées des indigènes des îles Aléoutiennes manifestaient de grandes différences interindividuelles... Un tel commentaire vaut moins par sa portée scientifique que par le témoignage qu'il donne de l'importance de la phrénologie dans l'anthropologie physique de l'époque. A Gall les crânes humains, Cuvier se contente de la description de l'ours...

L'expédition de Kotzebue dura trois ans, et elle permit à l'équipage de rencontrer de nombreux peuples différents. Choris donne dans son ouvrage quelques descriptions des moeurs indigènes, mais elles sont toujours sommaires et conditionnées par le sentiment de sa supériorité d'Occidental. Ainsi pour les Indiens de Californie, Choris rapporte que les missionnaires ont trouvé les autochtones "paresseux, stupides, jaloux, gourmands, pervers" et lui-même ajoute qu'il n'en a "jamais vu rire aucun", ni "un seul qui regardât en face". En fait, ils "ont l'air de ne prendre aucun intérêt à rien" (Choris, 1820 : 5).

Choris ne se limite pas toujours à des observations superficielles et il pousse parfois le souci du détail jusqu'à transcrire la portée d'un air indigène. Toutefois, au lieu d'y apposer les expressions de tempos classiques (allegro, moderato...) il leur substitue le plus souvent des annotations qui trahissent son étonnement : les Indiens de Californie jouent ainsi un air "trembloté et mystérieux" et aux îles Sandwich, on chante un air "comme psalmodié et bredouillant" (*Ibid.* : 5)

Lorsque Kotzebue acheva son voyage, le français Louis de Freycinet était déjà en route pour l'Océanie depuis plusieurs mois avec *L'Uranie* et la *Physicienne*. L'expédition scientifique qu'il dirigea donna lieu, au retour, à la publication des découvertes et des observations effectuées. Jean-René Quoy et Paul Gaimard avaient été chargés de la rédaction de la partie zoologique. Ces médecins naturalistes adoptèrent un plan calqué sur la classification de l'ordre animal proposé par Cuvier, ce qui était courant pour les ouvrages de zoologie de l'époque. Les auteurs commencèrent donc par leurs observations sur l'homme qui avaient fait l'objet d'une communication à l'Académie des sciences le 5 mai 1823. Ils réaffirmaient en remarque liminaire la conviction que c'était l'étude du crâne qui était la plus riche d'enseignements, comme Cuvier, là encore, l'avait suggéré dans ses instructions en 1800. Quoy et Gaimard rappelèrent aussi une difficulté inhérente à la récolte sur le terrain des spécimens de crânes : c'est que les peuples sauvages, "malgré la rudesse de leurs moeurs", portaient autant d'intérêt aux ossements de leurs morts que les naturalistes... La meilleure expression de cette limite pratique résidait selon les deux naturalistes dans l'existence universelle de rites funéraires. Ces rites étaient d'ailleurs pris par Quoy et Gaimard comme un indice psychologique essentiel pour saisir la pensée de ces peuples. Ils leur permettaient de sortir ces individus de l'état de nature dans lequel on les avait selon eux trop longtemps confinés. Les rites funéraires prouvaient en effet que la pensée des sauvages "*franchissant les limites de l'existence temporaire, a reçu la révélation imparfaite d'une destinée*

future ; elle suppose des combinaisons d'idées qui éloignent infiniment l'homme de ce prétendu état de nature, dans lequel on a voulu faire croire qu'on l'avait rencontré" (Quoy et Gaimard, 1824, I : 2)...

Malgré le respect que tous les peuples d'Océanie portaient à leurs crânes, Quoy et Gaimard parvinrent à dérober quelques crânes à la vigilance des indigènes, non pas ceux de leurs propres ancêtres mais des crânes d'ennemis qui ornaient les cases de leurs hôtes... A leur retour en France, ils ne présentèrent pas là non plus ces crânes de Papous à Cuvier, mais au docteur Gall : "*A leur première inspection, M. Gall remarqua dans tous une inégalité qu'il nomme déformation rachitique, et d'après laquelle il supposa que les hommes à qui ils appartenaient habitaient des lieux bas et humides. Ce fut avec quelque surprise, nous devons le dire, que nous reconnûmes la précision d'un aperçu aussi délicat*" (Ibid. : 7). Les naturalistes décrivaient ensuite l'habitat des Papous dans des mangroves, fait de maisons sur pilotis; passaient à la description physique des crânes et analysaient enfin les facultés morales et intellectuelles des Papous. Ces derniers étaient "*remarquables par leur circonspection, portée souvent jusqu'à la défiance ; ce qui est, d'après l'observation, une sorte d'instinct dans les hommes à demi-sauvages, comme chez la plupart des animaux*". Les naturalistes en voulaient pour preuve la fuite de indigènes lorsqu'ils débarquèrent... Les Papous ont également selon Quoy et Gaimard des dispositions au vol mais cette "*inclination vicieuse est, pour ainsi dire, innée chez tous ces peuples, qui s'y livrent avec plus ou moins de ruse et de dextérité*". Toutefois, le caractère qui les distingue le plus est "*l'instinct carnassier, assez prononcé pour qu'il en résulte le penchant au meurtre ; affreux penchant auquel ces insulaires se livrent avec fureur, et dont les ossements qui nous occupent sont probablement les témoignages*" (Ibid. : 9-10). Relevons au passage que le terme de "fureur" n'est pas anodin dans le langage de ces médecins car il est alors en usage chez les aliénistes pour caractériser les fous très agités. C'est ici l'indice d'un lien implicite chez les auteurs entre le comportement du sauvage et du fou. Lien particulièrement fort pour l'anthropophagie : seul un fou ou un sauvage peuvent se nourrir de chair humaine ².

Les Papous sont donc superstitieux et ils possèdent l'instinct du vol et du meurtre. Les deux naturalistes concluent leurs observations sur ce peuple en prenant nettement position pour la phrénologie, et contre le mythe du "bon sauvage" :

"Les observations que nous avons faites sur les Papous sont favorables à la doctrine du docteur Gall ; leur justesse nous ayant paru confirmée, jusqu'à un certain point, par l'étude des moeurs des individus qui en font le sujet, nous semblent contredire les paradoxes de ces philosophes chagrins

². Les signes de cette liaison sont multiples et une lecture parallèle des discours de l'époque sur l'anthropophagie des sauvages et des relations de procès criminels pour des affaires de cannibalisme permettrait de mettre en évidence des représentations très proches.

qui, s'indignant des vices de l'homme en société, ont inventé l'homme de la nature tel qu'il n'existe pas, et en ont fait un être idéal séduisant, pour lui prêter des attributs de puissance et des moyens que la civilisation et les lumières pourraient seules donner". Quoy et Gaimard ajoutent toutefois - et ils s'éloignent ici de Gall - que les Papous "*seraient susceptibles d'éducation, que leurs facultés intellectuelles ne demanderaient qu'à être exercées et développées pour leur faire tenir un rang distingué parmi les nombreuses variétés de l'espèce humaine*" (Ibid. : 11).

Il n'est pas certain qu'une prise de position aussi nette en faveur de la phrénologie ait plut à Cuvier, qui avait été le rapporteur en 1808 d'un rapport à l'Académie des sciences plutôt mitigé sur les conceptions anatomiques et physiologiques de Gall et Spurzheim... Il est certain en revanche que lors de leur compte-rendu de leur second voyage, effectué sur *L'Astrolabe* en 1826-29, les deux naturalistes se montreront sur ce sujet plus circonspects et on chercherait en vain dans les quatre volumes d'observations zoologiques de 1830-35 une allusion à la phrénologie. Le fait est d'autant plus remarquable que ces années marquent l'apogée du succès de cette science à Paris (Lantéri-Laura 1993). Est-ce par évolution de leur position ou par prudence ? Il n'y a plus en tout cas dans ce travail que des considérations d'anthropologie physique basées sur la division de Forster entre race jaune et noire. Quoy et Gaimard s'intéressent au degré de fusion des différentes races et les caractères physiques des différents peuples rencontrés sont classés dans ce but. Les auteurs cherchent avant tout à retracer l'histoire relative du peuplement de l'Océanie. Il n'y a plus rien ou presque sur les moeurs...

En fait, l'anthropologie est encore loin d'être considérée comme une science autonome. Elle ne semble être dans les voyages scientifiques de l'époque qu'une branche de la zoologie, ni plus ni moins importante que l'étude des insectes, des mollusques ou des annélidés. A titre d'exemple, l'homme occupe seulement 45 pages dans le premier des quatre volumes que Quoy et Gaimard ont consacré aux animaux vertébrés (Quoy et Gaimard, 1830, t. I : 15-59). Ce qui intéresse la communauté scientifique de l'époque relativement à l'anthropologie du pacifique, ce n'est pas d'abord la connaissance exhaustive des moeurs des différentes ethnies mais la reconstitution de l'histoire naturelle du peuplement de l'Océanie. Ce problème avait été mis au concours au début des années 20 par la Société de géographie de Paris, qui le posa dans les termes suivants :

"Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie ou les îles du Grand-Océan situés au sud-est du continent d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport de la configuration et de la constitution physique, des moeurs, des usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des monuments ; en comparant les éléments des langues, relativement à l'analogie des mots ou des formes grammaticales, et en prenant en considération les moyens de communication, d'après les positions géographiques, les vents régnants, les courants, et l'état de la navigation" (Lesson et Garnot, 1826, I : 32).

Il est clair que c'est à cette question que tentait de répondre Quoy et Gaimard en 1830, tout comme René-Primevère Lesson et Prosper Garnot quatre ans auparavant. Ces deux officiers de santé avaient participé de 1822 à 1825 à une expédition scientifique en Océanie organisée par Louis-Isidore Duperrey, qui commandait la corvette *La Coquille*, et Jules Dumont d'Urville, qui était chargé de la botanique et de l'entomologie. Lesson et Garnot s'occupaient de la partie zoologique et publièrent à leur retour deux volumes d'observations commentées³. Leurs références en matière anthropologique excluaient les phrénologistes : Linné, Blumenbach, Buffon, Cuvier, Lacépède, Péron, Virey, Desmoulins et Bory de Saint-Vincent étaient préférés à Gall et Spurzheim. Ces naturalistes avaient surtout cherché à classer les différents peuples en catégories fondées sur des critères physiques. Ils distinguaient ainsi la race hindoue-caucasique, elle-même divisée en variété malaise et océanienne, la race mongolique (habitants des îles Carolines), la race noire, divisée en variété cafro-madécasse (Papous de Nouvelle-Guinée et Tasmaniens de la terre de Van-Diémen) et Alfourous (aborigènes de Nouvelle-Hollande). Dès son retour en métropole, Lesson avait lu un mémoire sur les Océaniens à la Société d'Histoire naturelle de Paris en novembre 1825 puis un autre sur les Papous devant les membres de la même société, le 23 juin 1826 (*ibid.* : 44, 84). Ces mémoires, reproduits dans la publication finale du voyage, proposaient une description exhaustive des caractères physiques, des moeurs et des langues des peuples d'Océanie. Gaimard semblait quant à lui s'être spécialisé sur l'étude des crânes mais il se garda d'interpréter dans son mémoire le résultat de la comparaison des crânes (*ibid.* : 113-116). Lesson et Gaimard pensaient rester dans le programme de recherche formulée par Buffon en discutant la division du genre humain en races⁴. En fait, ce programme relevait plus de Blumenbach que du savant français. Gaimard rappela à cette occasion la diversité des classifications proposées : Buffon n'admettait qu'une espèce, Linné, Blumenbach et Duméril définissaient cinq variétés, Desmoulins distinguait onze espèces, Bory de Saint-Vincent portait ce nombre à quinze tandis que Cuvier les réduisait à trois races et que Virey voyait deux espèces et six races. Gaimard opta dans son ouvrage pour la classification "la plus simple" : celle de Cuvier, qui distinguait la race caucasique, mongolique et nègre (*Ibid.* : 508-509).

2) L'anthropologie phrénologique de Dumoutier

³. Ce Duperrey (1775-1865) ne doit pas être confondu avec son contemporain, l'amiral Victor-Guy Duperré (1175-1846) qui a conduit en 1830 la flotte armée pour la prise d'Alger et qui fut ministre à trois reprises entre 1834 et 1843.

⁴. Le deuxième volume contient deux textes indépendants de Paul Garnot. Le premier est intitulé "Mémoire sur les races humaines" (Lesson et Garnot, 1830 : 507-522). Garnot avait déjà publié sur le sujet plusieurs articles dans le *Journal des voyages* (notamment en mars et septembre 1827). Ce mémoire était destiné originellement au *Précis élémentaire et abrégé de géographie* de Malte-Brun, décédé avant que la publication ait eu lieu. Ce premier texte de Garnot a été modifié par Adrien Balbi (cf. Note de Lesson : 507). Le second mémoire est intitulé "Notes sur quelques peuples de la mer du sud" et il décrit les conditions de vie des Océaniens (*Ibid.* : 522-535).

Si Lesson et Garnot furent responsables de la partie zoologique de la publication des résultats scientifiques de l'expédition de 1822-25, il n'y avait pas en revanche à bord de *La Coquille* un anthropologue en titre et tous les membres de l'équipe scientifique avaient réuni des observations sur "les mœurs, les usages et les opinions religieuses des peuplades" rencontrées (Dumont d'Urville, 1825 : 7). Dumont d'Urville s'était plus particulièrement intéressé à l'étude des dialectes océaniens et il regrettait qu'une authentique étude des peuples soit restée à l'état de projet : car "quelqu'éloignés que soient de nous ces mortels bizarres et tout enfant qu'ils nous paraissent sur la scène du monde", un observateur averti se devait de considérer avec intérêt tout ce qui avait trait à l'histoire naturelle de l'homme. Dumont d'Urville voyait là un champ de réflexion fondamental pour le philosophe, et il estimait que la description "fidèle et impartiale d'une seule de ces tribus" était sur ce plan aussi intéressante que "l'histoire complète d'un de nos grands empires" (Dumont d'Urville, 1825 : 8)

A son retour en France, Dumont d'Urville avait été nommé capitaine de corvette. Désormais capable de monter seul une expédition, il proposa dès 1825 un nouveau projet que le comte de Chabrol, alors ministre de la marine, accepta. Dumont d'Urville obtint même une totale liberté dans le choix de son équipe scientifique. Il engagea pour cette première expédition Charles-Hector Jacquinot (second de l'expédition, astronome), Lottin (physicien), Gressien (hydrographie), Lesson (botanique), Gaimard et Quoy (zoologie) et Sainson (peintre dessinateur). Cette nouvelle expédition était chargée entre autres de repérer le lieu de naufrage de La Pérouse. *La Coquille* fut rebaptisée pour l'occasion *L'Astrolabe* en hommage au navigateur disparu et elle appareilla le 25 avril 1826 de Toulon pour une circumnavigation de trois ans. *L'Astrolabe* revint dans le port de Marseille le 30 mars 1829. Dumont d'Urville était parvenu à reconnaître - peu après le capitaine irlandais Peter Dillon - le lieu du naufrage de La Pérouse, sur les récifs Vanikoro près de l'île de Santa-Cruz (située au nord des Nouvelles-Hébrides). L'expédition avait permis surtout d'effectuer un relevé cartographique plus précis des côtes, des archipels, des îles et des récifs rencontrés. L'équipage avait dressé ainsi pas moins de 65 cartes et plans, avait pris des mesures d'inclinaison et d'intensité magnétique, de pression atmosphérique et de température. Les savants avaient également effectué des observations sur les marées pendant les périodes de relâche et Dumont d'Urville s'était chargé des relevés de températures sous-marines (Dumont d'Urville, 1829 : 45-46). Les résultats zoologiques de l'expédition comprenait 4000 dessins relatifs à 1200 espèces animales, Lesson avait composé plusieurs herbiers et Sainson dessina 182 vues dont 153 portraits. Toutefois, là encore, l'intérêt pour l'ethnographie n'était pas direct et n'avait été entretenu que par une lettre confidentielle que Dumont d'Urville avait reçu du duc de Doudeauville, deux jours avant le départ. Le ministre lui intimait dans cette missive de "recueillir tous les objets d'industrie sauvage" qu'il rencontrerait afin d'orner le musée Dauphin, consacré aux pièces ramenées par la marine française (*Ibid.* : 47). Dumont d'Urville remplit cette mission de son mieux et il rapporta en métropole deux caisses de lances, casses-têtes, vases, sagaies et étoffes diverses. Les

résultats anthropologiques de l'expédition furent inexistant sur le plan théorique. On a vu plus haut que Quoy et Gaimard étaient surtout préoccupés durant leur voyage par la question mise au concours par la Société de géographie de Paris ⁵. Il semble en fait que le savant le plus préoccupé d'anthropologie était encore Dumont d'Urville, comme l'atteste le texte qu'il publia sur le tabou et les rites funéraires en Nouvelle-Zélande (Dumont d'Urville 1831)

Le commandant de l'expédition ne reçut à son retour en métropole qu'un accueil mitigé. Si le ministre de la marine Hyde de Neuville le nomma bien capitaine de vaisseau et si le gouvernement provisoire de 1830 le chargea de transporter Charles X et sa famille de Cherbourg à l'île de Wight, il semble bien, d'après ses propres aveux, qu'il n'ait pas été très bien vu par le nouveau ministre de la marine Henri-Gautier de Rigny (1782-1835) qui le nomma à Toulon au moment où la grande épidémie de choléra de 1831-32 atteignait la ville portuaire. Dumont d'Urville perdit sa fille dans cette malheureuse aventure et le capitaine confiné à terre ne tarda pas, malgré des accès répétés de goutte, à imaginer un nouveau projet d'expédition en Océanie⁶. Il proposa ainsi un nouveau voyage scientifique pour étudier plus avant le détroit de Torrès, explorer plus précisément les archipels d'Océanie et les îles Salomon. Louis-Philippe approuva globalement le projet et y ajouta la nécessité de s'approcher le plus possible du pôle sud, afin de vérifier s'il existait un continent dans cette région.

Ayant obtenu l'accord royal, il restait à Dumont d'Urville à constituer une nouvelle équipe et à rassembler le matériel nécessaire. Il se rendit à Londres en 1837 pour se procurer des cartes et des instruments de navigation et prêta durant ce séjour son crâne au phrénologiste James Deville⁷. L'analyse cranioscopique - et élogieuse - de Deville sensibilisa Dumont d'Urville à la phrénologie. De retour à Paris, le capitaine chercha à faire une contre-expertise. Il s'adressa au docteur Gaubert, qui le présenta incognito à l'un des anciens amis intimes de Gall à Paris, le docteur Dannecy. Ce contre examen s'avéra tout aussi concluant ⁸. Dumont d'Urville accepta alors de faire mouler sa tête, probablement par Alexandre Dumoutier, et il fit rapidement la connaissance des grands phrénologistes de l'époque comme François et Casimir Broussais, Jean-Baptiste Sarlandière et le comte de Vimont. Dumont d'Urville avait enfin trouvé des médecins tout aussi préoccupés que lui par

⁵. Cette société savante, fondée à la fin de l'année 1821, comptait parmi ses membres fondateurs Duperrey et Dumont d'Urville.

⁶. Dumont- d'Urville préférait naviguer dans les régions équatoriales, mais il fit à Toulon de nombreux rêves dans lesquels il se trouvait dans les mers polaires, qu'il n'aimait pas... (Dumont d'Urville, 1841, I : LXI-LXVI)

⁷. "Phrénologiste", "phrénologue" : seul le premier terme est utilisé à l'époque par les défenseurs de cette science comme par leurs détracteurs. Il n'y a donc pas de raison particulière à préférer l'usage du second (comme je l'ai fait dans mes premiers articles) d'autant que cette seconde désinence avait probablement à l'époque des connotations péjoratives, comme l'histoire de la désignation des "idéologues" le montre bien.

⁸. A. Bérigny, 1837. La relation de la visite de Dumont d'Urville à James Deville est aux Archives nationales (GG 2-30 marine, documents Malcor). Elle est reproduite in Guillon, 1986 : 328-329. C'est Dumont d'Urville qui donne cette version de sa conversion à la phrénologie qui devait tout de même l'intéresser depuis quelques années déjà (1841 : LXXVI-LXXVII).

l'anthropologie. Ainsi, quand Dumoutier proposa à Dumont d'Urville de participer à son voyage, ce dernier accepta avec enthousiasme et il l'engagea dans l'expédition comme "préparateur d'anatomie" et "phrénologiste".

Lorsqu'il embarque à bord de *L'Astrolabe*, Pierre-Marie-Alexandre Dumoutier (1797-1871) est l'un des phrénologistes parisiens les plus célèbres⁹. En 1836, un dictionnaire de phrénologie destiné au grand public lui consacre un article qui témoigne de cette popularité :

"M. Dumoutier est lui-même une encyclopédie vivante de tous les faits qui intéressent la science; il vous dira l'histoire et la mort de tous les suppliciés illustres; il a causé avec eux, il a sondé leurs caractères, il a été leur prêtre avant l'échafaud. Il a confessé Lacenaire et Fieschi. Tous les galériens quelque peu notables sont de sa connaissance; il a assisté à tous les départs de la chaîne de Bicêtre. Il sait le pourquoi de tous les suicides; il a palpé toutes les fortes têtes de France et d'Europe; il a pris des empreintes de tous les hommes de génie, de toutes les spécialités marquantes, comme aussi des pauvres idiots, des hydrocéphales et des fous furieux. Il sait à une ligne près, les rayons de tous les crânes qui en valent la peine" (Thoré, 1836 : 134).

De fait, Dumoutier se compte parmi les fondateurs de la Société phrénologique de Paris créée en 1831 et il est un de ses membres les plus actifs aux côtés de Fossati, des Broussais, Bouillaud, Florens, Voisin, Las Cases fils, Sarlandière... Dumoutier a même assuré le cours de phrénologie donné au nom de la Société en 1833¹⁰. Si Dumoutier n'est pas médecin, il en a la formation. Il a suivi en particulier les cours d'anatomie et de physiologie donnés par Hippolyte Cloquet à l'Athénée de Paris en 1814-16, les cours de clinique donnés par Béclard à la Pitié et il semble bien, comme le certifie Cloquet en 1825, que des "raisons de fortune" seules l'ont empêché de prendre une inscription régulière à la faculté de médecine¹¹. Dumoutier a travaillé quelques années comme aide-anatomiste auprès de Béclard, qui avait remplacé Dupuytren comme chef des travaux anatomiques à la faculté de médecine de Paris en 1812. C'est dans ces années que Dumoutier fit de nombreux moulages de têtes de criminels pour le cabinet d'anatomie comparée de la faculté de médecine. La réputation de Dumoutier comme anatomiste et phrénologiste dépassait alors largement sa reconnaissance institutionnelle, qui

⁹. Il est difficile de retracer avec précision la carrière de Dumoutier. Erwin Ackerknecht en a rassemblé les premiers éléments dans un article déjà ancien (1956). Il est probable comme le notait Ackercknecht que Dumoutier ait été un homme relativement discret. Il est certain aussi que son décès intervient à une période où la phrénologie est utilisée comme repoussoir discréditant par la communauté médicale de l'époque. Ceci explique en partie pourquoi un phrénologiste aussi réputé que Dumoutier n'ait pas eu droit à un notice nécrologique dans les principales revues médicales de l'époque ou dans les bulletins des sociétés savantes auxquelles il avait adhéré. La date de décès donnée ici est attestée par les documents que possède encore la famille. Je tiens à remercier chaleureusement Mme Colette Brion qui m'a permis de consulter ses archives personnelles. Mme Brion espère produire bientôt une publication sur son ancêtre.

¹⁰. Archives nationales F17/3038.

¹¹. On trouvera différents certificats d'assiduité à des cours de médecine, ainsi qu'un certificat d'inscription à la section de peinture et de sculpture de l'école spéciale des Beaux-Arts de Paris en 1814 au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris (Ms 2662).

était (et restera) toujours fragile. Dumoutier était aussi le préparateur en titre de la Société phrénologique. C'est lui par exemple qui fit le moulage sur nature de Lacenaire, les moulages post-mortem du général Lamarque, de Casimir Perrier et du cuisinier Carême, des assassins Lemoine et Fieschi. Il se livra également à une analyse phrénologique des élèves de l'Institut royal des Sourds-muets en présence d'Itard et fit dans les années 30 des examens phrénologiques à valeur médico-légale qui eurent des échos dans la presse nationale (Ordinaire 1836, Dumoutier 1833 (a) et (b)).

Du point de vue de l'étude des races, Dumoutier avait affirmé en 1833 l'originalité de son approche en s'opposant à l'Académie des sciences. L'occasion était bonne, car un ancien officier français avait ramené d'Amérique du sud quatre indiens Charruas : le cacique Vaimaca, le guérisseur Sénaqué et le couple Tacuabé et Guyuauza (rebaptisée Michaela). Ces indiens avaient longtemps résisté à l'envahisseur espagnol, avant d'être massacrés en 1832 sur ordre de Fructuoso Ribera, président de la jeune république d'Uruguay¹². Ce n'était certes pas la première fois que des Indiens d'Amérique étaient montrés à Paris puisque quatre Osages y avaient fait un séjour en 1826, mais c'était bien la première fois que des Indiens allaient faire l'objet d'un rapport à l'Académie des sciences. L'Institut désigna donc une commission qui put observer les Charruas le 16 juin 1833 et lorsque Julien-Joseph Virey fut chargé du rapport, il reconnut d'emblée l'immense avantage qu'il y avait pour les hommes de science à observer ainsi en opposition "les deux extrémités de la chaîne de la vie sociale".

Les membres de la commission officielle ont surtout été frappés par la conformation physique du crâne des Charruas, qui expliquerait pour une bonne part les moeurs de cette tribu "incivilisable". La commission a d'ailleurs poussé le souci de l'exacitude à mesurer la circonférence de la tête des quatre individus en relevant la distance du front à l'occiput. Les mesures donnaient 20 pouces (53 cm) pour le chef Vaimaca, 19 pouces pour les deux autres hommes (respectivement 52,7 et 52,8 cm) et 18,5 pouces (50,3 cm) pour la femme. Virey précise que "L'os frontal est abaissé, un peu aplati ; le crâne arrondi paraît épais, solide, mais moins étendu que chez la plupart des nations de race blanche" (Virey 1833 : 115).

Bien qu'intéressés par la conformation du crâne, les membres de l'Académie ont donc soigneusement évité le modèle de description phrénologique en termes de facultés indépendantes. La mesure est globale, tout comme l'appréciation des moeurs. Virey s'appuie dans ce domaine sur la lecture d'Azara (1809) et de Dobrizhofer (1822) pour affirmer que le Charrua - ce "tartare du Nouveau-Monde" - est "le plus brute" des sauvages de l'Amérique¹³. Il méconnaît les principes élémentaires de l'hygiène : il

¹². Les Charruas occupaient la côte septentrionale du Rio de la Plata et s'étendaient en gros de la ville de Maldonado jusqu'au fleuve Uruguay. Leur ethnie était séparée des Guaranis au nord par un désert et était à l'ouest au contact des Indiens Yaros. Les Charruas ont donné, par métissage, les gauchos.

¹³. Le terme de "brute" est dans le vocabulaire médico-naturaliste de l'époque synonyme d' "animal". L'ethnie la "plus brute" signifie donc la plus proche de l'animalité, comme le confirme d'ailleurs la contre-argumentation que

ne se lave jamais et *"toujours sale et puant, il ne connaît ni danses, ni jeux, ni chanson, ni musique, ni société"*. Fort de sa brève observations et de ses lectures, Virey affirme que le Charrua *"conserve un air grave, taciturne, il ne jette ni cri, ni plainte, même lorsqu'on le tue. C'est le plus arriéré ou le plus fier des mortels. Il n'adore aucune divinité, n'admet ni lois, ni coutumes obligatoires, ni récompenses, ni châtiments"*. Il est donc logique de déduire qu'en *"s'adonnant à cette existence croupissante, brute, indépendante, ces grands enfants, qui bivouaquent à terre, qui truandent et sommeillent, qui ignorent jusqu'à leur âge, et que rien ne contrarie jamais, seront orgueilleux, opiniâtres, adonnés à leurs affections toutes animales"* (Virey, 1833 : 116-117)

De cette description ponctuelle, Virey entreprend ensuite de généraliser à une image homogène du sauvage. Celui-ci se distingue en effet par le fait qu'il *"se plaît dans le sang ; il aime tuer et détruire, même par passe-temps atroces ; mettant sa gloire et son orgueil à la chasse, à la guerre, il dédaigne la politesse, la propreté, toute étude, tout art"*. Quel rapport entre ces Indiens et les Occidentaux ? Fort du tableau qu'il a dressé, Virey peut conclure en opposant sur un mode théâtral deux types d'hommes, le tragique et l'artiste : *"L'homme tragique, conquérant et sauvage se détruit par la guerre ; l'homme artiste, cultivateur et cultivé se multiplie par la paix et l'industrie ; le premier ne possède qu'une meurtrière indépendance, le second trace les limites de ses droits pour assurer sa liberté"*. (Virey, 1833 : 118)

D'après cette voix officielle, les Charruas sont donc des brutes qui croupissent dans une existence toute animale, rythmée seulement par des assassinats pervers. Un premier constat s'impose, qui se confirmera avec les observations recueillies par les membres de l'expédition de Dumont d'Urville en 1837-40 : il ne suffit pas d'être au contact de l'altérité pour que la préconception que l'on en a se transforme radicalement. Il ne faudrait pas en conclure que tous les observateurs proposèrent une image aussi ethnocentrée des Charruas. Deux voix au moins s'opposèrent aux conclusions de l'Académie des sciences : celle d'un certain "L. P.", qui dirigeait la maison hébergeant les Charruas au 19 allée d'Antin; et celle d' Alexandre Dumoutier¹⁴.

"L. P." d'abord, qui affirme dans *Le National* qu'il a "plus de droits que toutes les académies ensemble" de parler des Charruas car il a eu l'occasion d'établir avec eux des "relations extrêmement agréables". Ses observations sont basées sur une fréquentation assidue des Charruas, et non sur l'examen succinct d'un après-midi, comme l'ont pratiqué les académiciens : *"nous avons mangé et bu*

produira Dumoutier sur ce sujet (voir ci-dessous). Il se trouve que dans le cas des Charruas, cette proximité avec l'animal se conjugue avec une grande "brutalité" au sens classique du terme. Il y a évidemment ici plus qu'une coïncidence...

¹⁴. Ce « L. P. » est difficilement identifiable. Ce n'est ni un membre de la Société phrénologique ni un médecin connu de l'époque. Faute de plus de renseignements, on peut considérer provisoirement son témoignage sur les Charruas comme un écrit de circonstance car il ne semble pas être un collaborateur assidu du *National*.

ensemble, nous avons fumé le cigaretto, je me suis mêlé à leurs exercices militaires ; je sais, car ils me l'ont appris avec une bienveillance que je n'oublierai jamais, comment ils se servent de l'arc, des flèches et de la lance, comment ils lancent les boules et le lacet ; je connais même des détails d'intérieur qu'on ne peut pénétrer qu'en étant admis dans leur famille" (L. P., 1833 : 1). S'autorisant de cette proximité avec les Charruas, l'auteur entend faire la critique des perceptions réductrices de ces hommes et il rappelle combien les visions en apparence aussi opposées que celle d'un Joseph de Maistre et des naturalistes aboutissent, dans leur raisonnement, à la même conclusion : "... j'invite les philosophes et les désœuvrés à aller voir les Charruas. S'ils se donnent la peine de les observer, ils se réconcilieront avec les sauvages ; ils se convaincront que ce qu'on appelle un sauvage n'est ni un homme déchu, comme le veut M. De Maistre, proscrit de Dieu pour quelque grand crime, et comme tel privé à tout jamais des attributs essentiels de l'humanité, ni un être avorté, incomplet, incapable par son organisation de s'élever jamais au dessus des instincts de l'animalité, comme le prétendent certains zoologistes. Ce n'est ni un Nabuchodonosor ni un Crétin, c'est un homme à qui il n'a manqué que des circonstances de lieu et de temps pour arriver à la civilisation. Le fonds commun et distinctif de toute âme humaine, c'est-à-dire le sentiment moral, la liberté et la raison existe chez les Charruas ; c'est ce dont on pourra s'assurer en les pratiquant, bien mieux qu'en mesurant leur crâne".

Contrairement aux affirmations de l'Académie, les Charruas ne sont pas exempts non plus d'attachement pour leur prochain et L. P n'hésite pas à comparer dans sa description l'amour que se voue Tacuabé et Michaela au couple Atala et Chactas peint par Chateaubriand (1826). Enfin, l'hôte des Charruas les connaît si bien qu'il peut faire la critique des informations diffusées par les voyageurs. Il en vient ainsi à rejeter non sans ironie cette anthropophagie qui contribue tant à entretenir la collusion du sauvage et du monstre : "*je dois dire que nos sauvages ne sont point anthropophages. Je sais que cette circonstance leur ôte beaucoup de leur prix, que le bourgeois de Paris et de la banlieue aurait beaucoup de plaisir à voir un cannibale, et qu'un sauvage qui n'est pas anthropophage est un être fort ennuyeux ; mais les Charruas n'ont pas cet honneur, bien que quelques uns s'en vantent" (Ibid. : 2)*

Alexandre Dumoutier enfin, s'opposa directement au rapport de l'Académie publié dans *L'Europe littéraire*. Il rédigea dans cette fin une monographie relativement complète sur les Charruas, partiellement publiée dans le *Journal de la Société phrénologique de Paris*. Son étude était composée à la fois de ses propres observations et d'éléments d'argumentation historiques, sociologiques et culturels¹⁵. Dumoutier mettait ouvertement en cause la validité des observations de Virey, tant au niveau des mesures physiques que des caractéristiques culturelles et morales. D'abord, il n'était pas

¹⁵. Dumoutier rendit visite aux Charruas à plusieurs reprises, contrairement aux académiciens. Il obtint lui aussi des informations de première main, et il moula sur nature Sénaqué avant qu'il ne décède le 26 juillet 1833. (Cf. Dumoutier, Manuscrit 227, Musée de l'homme, 1833, ff. 62).

vrai que le crâne des Charruas était "épais, solide et moins étendu que chez la plupart des nations de race blanche". Pour Dumoutier, il n'y avait aucune différence notable entre les crânes de ce peuple et ceux des individus de race blanche. Virey avait commis selon lui l'erreur de ne mesurer que la circonférence du crâne, ce qui ne permettait pas d'apprécier correctement le volume total (Dumoutier 1833 (c) : 79). Afin de proposer une contre-observation indiscutable, Dumoutier prit ses propres mesures à partir des points que Louis-Francois Lélut - un ennemi de la phrénologie - avait établis pour déterminer le volume crânien moyen de la race caucasique (Lélut, 1832). En s'appuyant sur les points de Lélut, Dumoutier trouva que la moyenne des crânes de Charruas correspondait bien à celle que Lélut avait trouvée pour la race blanche.

La spécificité du discours phrénologique sur les peuples, due en partie à Dumoutier, réside dans le fait essentiel que les phrénologistes ne séparaient pas arbitrairement les critères physiologiques et les critères culturels dans un rapport de causalité hiérarchisé et qu'ils privilégiaient l'étude des individualités remarquables au détriment d'une approche en termes de masse et de moyennes.¹⁶ Physiologie et culture étaient toujours intimement liées dans leurs descriptions et l'on commettrait probablement un anachronisme si l'on cherchait à les affilier à la généalogie de l'anthropologie physique ou - a contrario - de l'anthropologie culturelle. La formation médicale des principaux phrénologistes, leur conception néo-hippocratique du développement humain et leur militantisme politique en faveur du progrès social expliquent en partie l'originalité de leur conception de l'étude des peuples. Certes, on peut relever chez les phrénologistes des points de vue différents. François Broussais par exemple, tient un discours iconoclaste sur ce sujet lorsqu'il aborde dans son cours de phrénologie en 1836 l'histoire des peuples. Tenant ses informations sur l'Océanie de Paul Gaimard, il n'hésite pas à affirmer que les indigènes de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande représentent l'état primitif de l'homme et qu'ils ne pourront jamais se civiliser « parce qu'ils leur manquent les organes cérébraux pour le devenir ». Le crâne de Nouvelle-Hollande qu'il produit en démonstration dans son cours montre bien la prédominance de la partie postérieure et le professeur pouvait ainsi commenter : « cela tient du singe, c'est l'intermédiaire entre le singe et l'homme » (Broussais, 1836 : 794, 802)

Broussais se laissait peut-être, ici comme souvent, emporté par une verve excessive mais Dumoutier tint sur ce sujet un discours bien différent. L'analyse des Charruas est à cet égard très révélatrice, en

¹⁶. Les collections de bustes phrénologiques marquent cet intérêt pour les individualités exemplaires. On en trouvera un autre exemple dans l'analyse phrénologique de Eustache, serviteur noir dont la moralité a été récompensé par le prix de vertu Montyon (Duchesne, 1835). Le journal de bord de Dumoutier témoigne par ailleurs de l'approche physio-sociale et à côté des réflexions sur les crânes, on trouve des dessins d'instruments, beaucoup de notes de vocabulaire sur les langues océaniques et de nombreuses réflexions sur les attitudes des populations observées...

comparaison de celle dont se contente l'Académie des sciences de l'époque. Dumoutier d'ailleurs ne s'y trompait pas et, à la suite d'une minutieuse description de la vie et des coutumes des Charruas, il affirmait que Virey avait été trop rapide en affirmant péremptoirement que les Charruas n'avaient "ni chansons, ni danse, ni musique, ni société" et qu'ils étaient "toujours graves et taciturnes". Pour Dumoutier, "c'est précisément tout le contraire" et Virey avait seulement été abusé par leur réserve. En fait, et ce n'est pas là le moindre paradoxe de l'affaire, le phrénologue critiquait le caractère sommaire de la méthode d'investigation mise en oeuvre par l'académicien. Pour Dumoutier, l'analyse phrénologique, qui procède à la fois par cranioscopie et observation psychologique, est autrement plus fine¹⁷. Il suffit selon le phrénologue "*d'étudier et analyser toutes les manifestations [des Charruas], pour reconnaître les nombreuses preuves d'une assez grande sagacité. Si l'on attend pour s'éclairer qu'ils répondent aux questions qu'on leur adresse, maints motifs les retiennent; ils se taisent : prendra-t-on leur silence pour de l'idiotisme ? Ce serait une erreur que leurs actions démontrent. Leur orgueil est offensé de savoir qu'on les montre comme des animaux de ménagerie. Ce sentiment tout humain, que nous manifesterions nous-mêmes, si prisonniers de guerre, comme eux, on mettait l'un de nous en spectacle, n'est-il pas une preuve qu'ils ont plus de noblesse de caractère qu'on ne croit ordinairement ?*" (pp. 96-97)¹⁸.

Fort de cette critique, il semble possible à Dumoutier de conclure sur les Charruas non plus en généralisant à tous les sauvages, comme le fait Virey, mais dans un plaidoyer qui tranche avec le réductionnisme qui informe l'anthropologie académique :

"S'il est vrai de dire que pendant plus de deux siècles, les Charruas n'ont cessé de se montrer indomptables et cruels, il est juste de convenir qu'ils ont défendu leurs droits avec le courage du désespoir; et que s'ils ont été vaincus par la discipline et par le nombre, ils ont su, comme les peuples civilisés, mourir en héros. Dignes d'une plus haute considération que celle qui leur est généralement accordée, c'est au phrénologue qu'il appartient plus qu'à tout autre peut-être, de les justifier, et de prouver combien l'organisation cérébrale de ces hommes est supérieure à celles des brutes, au rang desquelles on n'a cessé de les ravalier" (ibid. : 103).

4) Instructions scientifiques et déroulement du voyage

En regard de cette prise de position contre le discours académique, l'engagement de Dumoutier par Dumont d'Urville comme "préparateur d'anatomie" et "phrénologue" n'apparaît plus comme un acte

¹⁷. La cranioscopie trouve deux usages chez les phrénologues : pronostic ou diagnostic. Elle sert le plus souvent à confirmer les observations « psychologiques » et les pronostics en aveugle sont réservés aux démonstrations publiques ou aux polémiques.

¹⁸. Cette remise en cause des conclusions hâtivement tirées des silences du questionné ou de l'observé n'est pas sans rappeler la polémique suscitée quelques années plus tôt par les diagnostics contradictoires énoncés à propos du sauvage de l'Aveyron : les uns y voyait un idiot de naissance (Pinel, Gall...), les autres, un idiot par défaut d'éducation (Itard). Voir le dossier présenté in T. Gineste (1993).

neutre. On a vu plus haut comment Dumont d'Urville avait justifié ce choix a posteriori mais d'autres raisons moins avouables l'avaient peut-être incité à s'intéresser à la phrénologie. On peut voir par exemple dans ce recrutement un nouvel épisode de la querelle qui oppose Dumont d'Urville à François Arago (membre de l'Académie des sciences). Les deux hommes étaient plus ou moins brouillés depuis la seconde expédition car Arago avait donné des instructions pour que Dumont d'Urville suive les traces de James Wedell qui était parvenu avec la *Jane* et le *Beaufoy* jusqu'à 72° 14' de latitude sud et 35° de longitude sans voir de glaces. Or Dumont d'Urville, qui n'aimait guère la glace, n'avait pas suivi les recommandations d'Arago (Dumont, 1842, II : 18-19). Le choix de Dumoutier était en tout cas doublement indisposant pour Arago car le phrénologiste était connu depuis l'épisode des Charruas pour ses prises de position contre l'anthropologie de l'académie. Arago lui-même avait déjà entretenu quelques années auparavant une polémique avec le docteur James Forster, qui s'intéressait à la physique mais était... phrénologiste.

Il est certain en tout cas que le recrutement d'un phrénologiste ne pouvait se déduire des instructions officielles communiquées à Dumont d'Urville par l'Académie des sciences. Henri de Blainville, rédacteur des instructions pour la partie zoologique n'était pourtant pas un opposant à la phrénologie et il faisait plutôt partie des quelques professeurs du Muséum d'Histoire naturelle qui accordait quelque intérêt à la doctrine de Gall. Néanmoins, cet intérêt n'était nullement lisible dans les instructions qu'il rédigea pour l'expédition de 1837-40. C'était la seconde fois en moins de trois ans que Blainville rédigeait des instructions pour un voyage en Océanie. Les instructions précédentes avaient été rédigées pour l'expédition scientifique de *La Bonite* dirigée par Nicolas Vaillant. Le voyage ne dura que deux ans (1836-37) et ses membres ne manifestèrent pas d'intérêt particulier pour l'anthropologie¹⁹. Ce désintérêt doit être rappelé ici car il produit un contraste avec l'expédition de Dumont d'Urville. Au cours d'une circumnavigation qui dura 631 jours dont 480 en mer, les naturalistes Eydoux et Souleyet entreprirent en effet de décrire de nombreux mollusques, échinodermes, crustacés, insectes, reptiles, oiseaux et mammifères mais ils ne remontèrent pas la chaîne des être vivants jusqu'à l'homme : leur publication finale ne mentionna qu'un semnopithèque gris et un macaque observés à Sumatra...

Eydoux et Souleyet n'avaient pas péché par négligence car les instructions scientifiques avaient été extrêmement sommaires sur l'étude de l'homme. Blainville s'était contenté d'affirmer à la fin de ses recommandations qu'il n'avait "*pas besoin d'ajouter que les recherches d'histoire naturelle devront comprendre l'espèce humaine, et qu'il serait, par exemple, fort intéressant de ne plus se borner à rapporter, pour nos collections, les crânes d'âge et de sexes différents des principales races ou variétés d'homme qu'on pourra rencontrer, mais de tâcher d'y joindre les squelettes complets, et*

¹⁹. L'expédition de *La Vénus* menée par Dupetit-Thouars dans les mêmes années (1836-1839) ne s'intéressa pas non plus à l'anthropologie.

seulement plus ou moins dégrossis"²⁰. Au vrai, cette dimension du voyage apparaissait plutôt subsidiaire à Blainville puisqu'il estima dans son rapport sur les résultats obtenus par les naturalistes de *La Bonite* que "*les Instructions de l'Académie*" avaient "*portées fruit au-delà de ce qu'on était en droit d'attendre*" (Blainville 1841 : XXXVI)

La commission chargée le 24 avril 1837 par l'Académie des sciences de rédiger des instructions scientifiques pour la dernière circumnavigation de Dumont d'Urville était composée du capitaine Freycinet pour la géographie et la navigation, Savary pour la physique, Cordier pour la géologie et la minéralogie, Mirbel pour la botanique et Blainville pour la zoologie. Blainville affirma pour sa part qu'il n'avait pas grand-chose à ajouter au texte rédigé pour *La Bonite* et il ajouta même qu'il avait un "assez bon nombre de desiderata à supprimer", sans expliquer pourquoi (Blainville, 1837 : 13). Ces nouvelles instructions zoologiques étaient ordonnées au trajet présumé de l'expédition et les recommandations générales insistaient sur le fait qu'il y avait lieu de s'occuper "de tout ce qui peut servir au perfectionnement de l'histoire naturelle de l'homme, sans négliger en rien ce qui a trait aux maladies et aux moyens employés pour les guérir". Cette préoccupation - classique depuis l'expédition de Baudin - n'était pas sans rappeler la topographie médicale et elle avait probablement été entretenue par l'accueil enthousiaste que la communauté médicale avait réservé au *Voyage médical* publié par Lesson (1829). Il ne faudrait pas y voir toutefois le souci d'une anthropologie raciale précise, qui se retrouve en revanche dans les instructions données en fonction de la marche présumée de l'expédition. Bien que Dumont d'Urville ait prévu de doubler le cap Horn, Blainville affirme par exemple que si les navires s'avisait de passer par le détroit de Magellan, il faudrait étudier la race mal connue des Patagons. En Océanie, il convenait de s'arrêter à la description des indigènes des îles Salomons où les vaisseaux devaient séjourner et à celle des Nègres de Nouvelle-Guinée qui vivaient au milieu d'autres races. Un constat important s'impose : à la différence des *Instructions générales pour les recherches anthropologiques* publiées par Broca en 1865, il n'y avait ici aucune recommandation de mesures anthropométriques chiffrés. Ces dernières restent encore à l'époque d'un usage limité pour l'essentiel aux controverses²¹. Les instructions de Blainville ne trahissaient pas non plus un intérêt soutenu pour la description des moeurs des Océaniens et elles ne mentionnaient à aucun endroit la nécessité ou la possibilité d'effectuer des moulages de têtes.

²⁰. Blainville, 1835 : 44. Les instructions de Blainville en disaient à peine plus sur le sujet que celles de Thouin, rédigées plusieurs années auparavant (Thouin, 1826).

²¹. Blanckaert, 1991. Ce contraste entre les instructions de Blainville et de Broca marque nettement le passage à un nouveau régime descriptif (C. Blanckaert). Broca notait d'ailleurs que l'exposé "quelque long qu'il soit", n'avait " pas la prétention d'être complet" (Broca, 1865 : 131) alors qu'il égrenait sur une soixantaine de pages une série de mesures exhaustives du crâne, de la face, du tronc et des membres, des observations sur la peau, la mesure de la force au dynamomètre, celle du pouls, la description des cheveux, de la barbe, des dents etc. La phrénologie marque à cet égard un syncrétisme avorté entre la perspective physicaliste et l'approche culturaliste.

De toute façon, Dumont d'Urville pouvait se référer pour l'anthropologie à d'autres instructions, officieuses celles-ci, rédigées à son intention par la Société phrénologique de Paris. Le docteur Lemaire lut en effet des questions rédigées par François Broussais dans la réunion du 10 mai 1837. Si ces instructions n'ont malheureusement pas été publiées dans le journal de la Société, certains indices donnent à penser qu'elles mettaient l'accent sur deux points :

- l'observation minutieuse des moeurs des indigènes
- la nécessité d'appuyer les observations par le moulage des crânes débarrassé de la chevelure et ce, sur le plus grand nombre possible d'individus. Ces moulages devraient être complétés par la récolte de crânes.

On a vu, en effet, que l'on ne trouve aucune trace de cette seconde recommandation dans les instructions de l'Académie des sciences bien que Dumoutier embarqua sur *L'Astrolabe* avec la ferme intention de réaliser de tels moulages "sur nature". Il en va de même pour le premier point : Blainville n'insiste guère sur l'observation des peuples rencontrés, alors que celle-ci intéresse au premier plan la Société phrénologique. On possède sur ce point un témoignage indirect puisque Dumont d'Urville assistait à la séance du 10 mai. Or le commandant avait réagi aux instructions de Broussais en précisant qu'il ne pourrait probablement pas répondre à toutes les questions posées car son voyage ne lui permettrait pas toujours de "*séjourner au milieu des nations et des hordes sauvages de manière à ce qu'il puisse les examiner assez longuement*" ²². Il est donc certain que Dumont d'Urville était donc nanti d'instructions "officieuses" pour étudier l'anthropologie d'un point de vue phrénologique.

Avec Dumoutier, l'équipage scientifique était désormais complet. Dumont d'Urville prit en charge le commandement de *L'Astrolabe*, tandis que Charles-Hector Jacquinet (1796-1867) dirigea *La Zélée*. Les deux navires de l'expédition étaient de simples gabares, lancées dans les années 1811-12, équipées ultérieurement en canons pour faire office de corvettes. Elles faisaient chacune environ 380 tonneaux et pouvaient embarquer une soixantaine d'hommes. Dans l'attente de l'appareillage, Dumoutier se rendit le 1 septembre 1837 au bagne afin d'analyser quelques crânes de bagnards. Il renouvelait ici une expérience déjà faite par Félix Voisin en novembre 1828 (Voisin 1835). Tandis que Dumoutier tâtait les saillies et les méplats, Dumont d'Urville prenait en note les observations du phrénologiste. Voici deux exemples de ce que Dumoutier parvenait à déduire des conformations crâniennes :

"N° 26740 : 51 ans. Etre instinctif, égoïste. Violent, dominé par le penchant du vol, capable de violence, gourmand, ivrogne, peu affectueux, probablement lâche. Presque incorrigible. Susceptible

²². L'ordre du jour de la séance était dédiée à la phrénologie des races puisque Camille Auban, membre correspondant à Toulon, avait envoyé une caisse contenant la tête d'un chef arabe qui devait être analysée par Dumoutier (*La phrénologie*, I, 1837, n° 5 : 3-4)

d'entraînement particulièrement par le mauvais exemple, assez de justesse de coup d'oeil, d'adresse manuelle, susceptible de recevoir une certaine culture intellectuelle, intelligence moyenne, Etourdi, manquant de prévoyance, jalousie. [...]

N° 27 908 : 35 ans Brutal. Gourmand, capable de s'être livré à des actes de violence, au viol, d'avoir commis des homicides plutôt comme moyen de satisfaire son penchant au vol ou à l'amour brutal, peu affectueux, très probablement en récidive, très dissimulé, d'une intelligence inférieure"²³.

Peu après, les deux corvettes quittaient enfin Toulon pour l'Amérique latine. Lors de l'escale à Santa Cruz de Tenériffe en octobre, Dumont d'Urville accorda deux jours d'absence à Dumoutier. Motif : le phrénologue était sur les pas de Péron, à la recherche de crânes de Gouanches. Ne reculant pas devant les risques, il partit dans les terres avec une corde afin d'explorer les grottes situées dans les falaises de l'île. Il revint bredouille et le voyage reprit son cours...²⁴ Il serait fastidieux de suivre ainsi à chaque escale les travaux d'Alexandre Dumoutier. Il vaut mieux ressaisir l'essentiel de sa démarche qui réside dans le fait que le phrénologue mit constamment en oeuvre dans ce voyage l'attitude d'observation empathique qu'il avait prise à l'égard des Charruas. Bien sûr, cette empathie n'empêcha ni les surprises, ni les méprises. Pour le montrer, deux exemples suffiront : celui de la prise de contact avec les Patagonsiens et celui des moullages effectués aux îles Salomons.

En janvier 1838, *L'Astrolabe* et *La Zélée* quittent Port-Famine pour le havre Peckett. Les équipages vont avoir enfin leur premier contact avec les Patagonsiens. A la suite de l'accostage du canot major, "une foule de naturels à cheval" accueillent "très amicalement" l'équipage du canot²⁵. Dumoutier note dans son journal :

"Une des premières scènes du débarcadère et qui, je puis le dire sans réticence, ne fut pas la moins amusante, fut la distribution de poignées de mains et les accolades sans en excepter toutefois le fameux mot [chaoua] (Bougainvillé, Wallis) qui fut répété, articulé, prononcé dans tous les tons imaginables et qui n'en fut pas mieux compris par ces braves patagons. L'un d'eux, impatienté de tout le brouhaha qui se faisait autour de lui, me dit avec l'accent espagnol et interrogatif : "Christian ?" Et moi de lui répondre : "Ies" et sur cette affirmation le dit Patagon me saute au cou, non qu'il voulut

²³. Ces observations ne font pas partie de la relation du voyage. Elles figurent sur un manuscrit autographe de Jules Dumont d'Urville, établi sous la dictée de Dumoutier, au baigne de Toulon, le 1 septembre 1837. (Collection privée de M^{me} Colette Brion).

²⁴. Dumont d'Urville, 1841, I : 18 et Dumoutier, *Journal de l'Astrolabe*, ff. 5-11. Ces deux sources étant utilisées conjointement dans les paragraphes qui suivent, les abréviations suivantes seront utilisées : "DD" pour la relation du voyage et les citations faites par Dumont d'Urville dans son historique, "JD" pour le journal manuscrit que Dumoutier tint lors de l'expédition. Ces deux sources sont d'autant plus complémentaires que le journal de Dumoutier est le seul à ne jamais être cité par Dumont d'Urville. Quelle explication donnée à cette omission ? Dumont d'Urville voulait-il gommer le regard critique que Dumoutier posait sur la relation de l'équipage aux indigènes ? Trouvait-il son journal trop peu rédigé, difficilement lisible ?

²⁵. La plupart des indigènes veulent visiter les vaisseaux et s'embarquent sur le canot. Les marins parent au surnombre et acceptent finalement trois « naturels » qui montent à bord de *L'Astrolabe* (DD, I : 145-146).

*m'étrangler mais pour m'embrasser et me débiter quantité de fort belles choses en allemand auxquelles je répondis par "Ies". A quoi il ajouta "Did you talk english ?" - "Ies" et alors, j'apprit comme quoi le dit Patagon était un suisse bernois horloger de père en fils qui, poussé par la rage de voir du pays (et comptant trouver le Pérou) à Philadelphie où il s'était rendu, avait failli mourir de faim dans cette ville, avait eu la velléité de tâter de la vie de baleinier et s'était embarqué comme pêcheur de phoques et de marsouins"*²⁶.

Ce "Patagon-horloger suisse-pêcheur de phoque" s'appelait en fait John Niederhauser. Il s'était engagé sur un schooner et avait été débarqué avec sept de ses collègues sur une des îles de Terre de feu pour chasser les phoques et préparer les peaux²⁷. Quatre mois après, le schooner était revenu, avait pris les peaux et son commandant avait persuadé les pêcheurs de rester sur place avec de nouvelles provisions. Le problème, c'est qu'il ne revint jamais les chercher²⁸. Six des compagnons de Niederhauser remontèrent la terre de feu en canots, Niederhauser et son ami anglais Birdine décidèrent de vivre parmi les indigènes. Dumont d'Urville rapporte que "*Ceux-ci accueillirent leurs hôtes avec une parfaite bienveillance, leur donnèrent des femmes et partagèrent avec eux tout ce qu'ils avaient. Niederhauser assure que jamais ils n'eurent à se plaindre d'un mauvais traitement. Tout ce qu'il possédait, et même sa petite collection d'outils d'horloger avait été respectée par les sauvages*" (DD, 1841, I : 119; confirmé in JD, ff. 20-21). Après ce premier entretien avec Niederhauser, Dumoutier discuta avec Birdine. Durant leur conversation, un Patagon - authentique, celui-là - proposa une femme à Dumoutier en tentant de se faire comprendre par gestes : "*je fus soudain entouré d'un essaim de beauté, plus intelligible les unes que les autres. C'était pire que la tentation de Saint-Antoine et je ne sais ce qui me serait arrivé si mes compagnons ne fussent venus me délivrer*" (JD, ff. 21).

Guidé par Niederhauser qui lui sert d'informateur et d'intermédiaire, Dumoutier se lia d'amitié lors de cette étape avec le chef patagon Congrè. Il visita avec quelques membres de l'équipage le campement provisoire des Patagons mais lorsque les Européens voulurent retourner à leurs vaisseaux, la brise de nord-ouest avait fraîchi et il s'avéra périlleux de reprendre la mer avec les canots. Les membres des deux états-majors résolurent donc de prendre leur dîner à terre et ils se mirent dans cette fin en quête de nourriture. Ils tuèrent quelques oisillons... Pendant ce temps, le chef des Patagons fit monter une tente à leur intention, pour qu'ils s'abritent d'une averse. Il leur donna un complément de bois et, contre un petit miroir, leur fit apporter "un fort gigot de guanaque" qui venait de sa propre réserve, bien maigre²⁹. Dumoutier, dans son journal, ironise : "*il était au moins plaisant de nous voir couverts*

²⁶. JD, ff. 19. L'orthographe originale a été respectée.

²⁷. "Schooner" est un terme anglais usité chez les marins français de l'époque pour désigner une goélette.

²⁸. Selon Dumont d'Urville, cette pratique était courante (DD, I : 118).

²⁹. « guanaque » ou "qanaque" selon les auteurs : termes anciens pour le guanaco, sorte de lama sauvage de la famille des camélidés.

de plumes, transformés en marmiton d'un dîner improvisé". Que le fer de lance de la marine occidentale se soit ainsi laissé surprendre par la marée et le temps est un motif d'amusement pour les Patagons et Dumoutier, qui s'en rend bien compte, ne s'en offusque nullement : "*les braves patagons riaient sous cape et faisaient aussi probablement notre critique à leur manière*" (JD ff. 28). Après ce repas à terre imprévu, les collègues de Dumoutier se hâtèrent de faire des signaux aux navires car ils trouvaient selon le phrénologue "bougrement désagréable" l'idée de passer la nuit sur la côte. Dumoutier au contraire, confie dans son journal de bord qu'il pensait à ce moment à passer la nuit dans le village et il affirmait pour l'occasion un principe de méthode qui faisait partie des instructions données par la Société phrénologique : "*je n'hésiterai pas à rester avec ces braves gens pour les observer à mon aise pendant qu'ils doivent rentrer dans leurs habitudes ordinaires car il me semble que nous ne devons pas plus pouvoir juger de certaines de leurs habitudes qu'ils ne peuvent juger des nôtres, attendu que notre arrivée ici est un événement remarquable pour eux, plus remarquable même que ne le serait pour nous l'arrivée d'un Patagon à Paris et que si le fait de notre voyage ou même de notre visite nous dérange de nos habitudes, à bien plus forte raison devons-nous les déranger dans les leurs puisque notre présence parmi eux est un fait très extraordinaire*" (JD, ff. 28 bis). Dumoutier fit sa proposition aux autres membres de l'expédition qui réagirent hostilement. Seuls Ducorps et Desgraz acceptèrent de passer avec lui la nuit à terre avec les Patagons (DD, I : 157)³⁰.

Cet événement ne serait qu'une anecdote s'il ne permettait de révéler, dès cette première prise de contact, des perceptions divergentes dans les membres de l'équipage. A propos du repas, Montravel note dans son journal que "*Nous avons réussi à obtenir du chef de la tribu une tente, qu'il fit dresser au milieu du camp; mais nous ne pûmes, malgré son influence, parvenir à avoir autre chose qu'un morceau de guanaque, de trois livres au plus. Triste pitance, pour satisfaire dix-sept affamés, dont chacun eût eu peine à se contenter du tout*" (DD, I : 269). L'enseigne de vaisseau Coupvent-Desbois relate ainsi l'événement : "*Nous retournâmes près des tentes, chercher quelqu'un qui nous parût bien approvisionné en guanaque, et proposer des échanges aux propriétaires ; mais les malheureux étaient presque aussi affamés que nous. Pour dernière ressource, nous eûmes recours au chef, et lui demandâmes l'hospitalité. Il donna l'ordre à ses femmes de nous faire une tente près de la sienne, et partagea avec nous la venaison qu'il possédait encore : c'était peu de chose pour tant de monde. Les femmes nous allumèrent un grand feu devant notre hutte. Là se bornait l'hospitalité ; il nous restait à faire cuire notre dîner, consistant en oiseaux et une bouchée de quanaque pour chacun*" (DD, I : 274).

³⁰. Louis-Jacques Ducorps est commis de marine de troisième classe sur *L'Astrolabe* et César Desgraz est le secrétaire de Dumont d'Urville.

Des dissensions apparaissent clairement lorsqu'il s'agit d'interpréter le comportement des Patagons. Dumont d'Urville affirme par exemple que les trois individus à bord étaient "*doux, paisibles et complaisants, ils ont fait de leur mieux pour répondre à toutes les questions dont on les importunait. Ils examinaient avec calme et tranquillité les objets qu'on leur présentait, sans témoigner beaucoup de convoitise pour les posséder, et n'ont donné aucune preuve de penchant au vol, nonobstant le soin avec lequel je faisais surveiller leurs moindres mouvements sans leur donner lieu de s'en apercevoir, surtout tant qu'ils sont restés dans ma chambre*" (DD, I : 146-147). Le vocabulaire animalisant trahit à l'inverse les préconceptions de certains marins. Le second de *L'Astrolabe*, Louis de Roquemaurel note par exemple que les Patagons restés à bord ont, à l'heure du dîner, "flairés" l'odeur de la soupe (DD, I : 165). La question de la sexualité des Patagons est un sujet de clivage plus flagrant encore entre Dumoutier et ses coéquipiers. Alors que le phrénologiste décrit leurs moeurs en évoquant avec émotion des scènes "d'amour en Patagonie" (JD, ff. 25) et qu'il est évident pour lui qu'il y a autant de coquetterie chez les femmes patagones que chez les femmes civilisées (JD, ff. 50), ses collègues préfèrent insister dans leur journal sur la vicieuse facilité des femmes à se livrer aux Européens³¹...

Malgré toute sa bonne volonté et les relations qu'il entretint avec les Patagons, Dumoutier ne put analyser aucun crâne durant cette escale³². Les signes qu'il déploya auprès des Patagons pour leur faire comprendre qu'il fallait se faire raser les cheveux ne reçurent qu'un accueil dubitatif. Les Patagons, méfiants, réagirent ici comme plus tard bon nombre de peuples Océaniens que Dumoutier rencontra : ils soupçonnaient dans les gestes du phrénologiste quelque rituel magique et ils se refusaient obstinément à prêter leur tête au savant. Dumoutier ne put approcher avec son crâniomètre qu'une femme patagone, qui en profita pour lui subtiliser son instrument de mesure³³. Le phrénologiste aurait pu être agacé de la perte - dès ce premier contact - de l'un de ses plus précieux instruments de travail. Ce ne fut pourtant pas le cas et Dumoutier, loin d'être échaudé, remarqua que les Patagons avaient apparemment une conformation crânienne très proche de celle des Charruas (JD, ff. 36). Il entreprit surtout de défendre à l'avance les Patagons de l'accusation d'immoralité car des vols avaient été commis sous la tente pendant le repas et malgré la restitution de la plupart des objets grâce à l'intervention de Congrè, quelques marins avaient vu dans ces gestes la preuve de la présence chez les Patagons d'une inclination naturelle au vol³⁴.

³¹. Jacquinet, Coupvent et Gourdin se demandent par exemple si les Patagones se livrent aux étrangers "poussées par l'appât du gain ou par l'attrait du plaisir" (DD, I : 259-289 : 269). Le plus intéressant dans l'historique du voyage réside dans les citations que Dumont d'Urville fait des journaux tenus par ses principaux équipiers sur le navire. Il y a ici une très belle matière à l'analyse croisée des regards posés par les européens embarqués sur les indigènes.

³²; Il ne rapporta a fortiori aucune pièce anatomique, comme le note Blanchard, qui a observé les collections léguées par Dumoutier au Muséum d'Histoire naturelle (Blanchard, 1854 : 54)

³³. (DD, I : 158-159). Le crâniomètre était un instrument permettant de prendre des mesures sur la boîte crânienne. Il consistait en une sorte de compas en cuivre à branches courbes (DD, I : 285)

³⁴. C'est le cas de Gourdin par exemple (DD, I : 285).

Dumoutier dût ressentir très tôt ces divergences de point de vue. Les Patagons étaient pour lui comme les Charruas : des hommes avant tout et c'est l'ensemble de leurs qualités comme de leurs défauts qui les constituaient dans leur proximité avec les Occidentaux. L'originalité des conceptions de Dumoutier réside probablement dans cette image non exotique des indigènes. Elle est le double résultat d'un présupposé théorique et d'une pratique de terrain. Le présupposé résulte d'une application de la théorie phrénologique - différente de celle qu'en fait Broussais - et qui postule que tous les hommes ont en commun un certain nombre de penchants, de facultés morales et intellectuelles et qu'ils ne diffèrent entre eux que par le développement relatif de chacune d'elle³⁵. Quant à la pratique de terrain, elle est caractérisée par une recherche du contact avec les indigènes qui tend, on l'a vu, au dialogue plutôt qu'au monologue réductionniste.

Seule une évaluation chronocentrée de la thèse de Dumoutier pourrait nous faire conclure ici à la faiblesse de sa position théorique car cette égalité des hommes peut apparaître aujourd'hui comme une évidence, elle ne l'est pas à l'époque³⁶.

Dumoutier s'en aperçut très vite au contact de ses coéquipiers et voulant prévenir, semble-t-il, les interprétations qui allaient pourtant dominer la relation du voyage, il marqua dans son journal le contraste des deux visions des Patagons :

"Je vois bien que quelques-uns crieront avec l'accent de l'indignation et l'air furibond : "C'est abominable d'oser mentir aussi effrontément, j'y étais moi aussi et je veux bien que le diable m'emporte si j'ai vu toutes ces scènes d'amour et de beaux sentiments qu'on leur porte. Il faut avoir la rage de faire et de trouver de la poésie dans tout pour avancer de pareilles absurdités. Je n'ai vu qu'un ramassis de sales (...?), de misérables charognes qui ont tous les vices des hommes policés sans en avoir les vertus, qui sont paresseux, sales comme des cochons qui se vautrent dans la fange. J'ai vu qu'ils prostituent leurs femmes ; qu'ils n'ont ni cœur ni honneur, ni foi ni loi ; qu'il sont aussi méprisables que la boue ; qu'on devrait leurs administrer quelques centaines de coup de triques à trois ou quatre de ces bougres-là et les retenir en otages jusqu'à ce que les autres nous aient apporté du gibier et des vivres frais etc. etc. etc." (JD, ff. 30)

Le phrénologiste prenait alors la défense des Patagons et de sa propre vision :

Je laisse à ces grand partisans de ce qu'on nomme le régime paternel le plaisir de déblatérer contre mes récits et contre ces braves gens qui n'ont pas dérogé à leurs habitudes de sauvage pour plaire à nos goûts de civilisé et à nous surtout qui nous sommes montrés des avarés envers eux, à nous qui

³⁵. Les phrénologistes n'admettent que de rares exceptions à ce fond commun d'humanité et ils sont divisés sur cette question. On a vu que Broussais admettait l'absence de certaines facultés chez les peuples d'Océanie et on retrouverait le même débat pour certains criminels.

³⁶. Encore doit-on remarquer que cette évidence de l'égalité est loin d'être ancrée dans tous les esprits contemporains.

*achetions deux peaux de lion pour une pipe de 25 sous, ou une peau d'autruche pour un petit paquet de tabac qui pesait trois ou quatre onces , à nous qui marchandions une (femme) [le mot est rayé dans le manuscrit] manteau pour quelques grains de verroterie; à nous qui voulions leurs armes, leurs boucles; leurs lasso, leurs ustensiles pour [...] de mauvais ciseaux de pacotilles ; à nous qui avons trafiqué des faveurs de leurs femmes; à nous gueux civilisés qui nous sommes montrés plus injustes et avides que des sauvages (JD, *ibid.*).*

Enfin, pour être complet, il tenait à prévenir toute critique provenant de son propre commerce avec les Patagons :

"Mais de qui tenez-vous, me dira t-on, ce que vous même avez rapporté à bord; n'avez-vous pas aussi votre part de butin ?

Oui, répondrais-je, j'ai rapporté à bord, deux ou trois peaux, des boules, et ce sont des présents qui m'ont été offerts et que j'ai acceptés de Congrè à qui j'ai donné un poignard que j'avais pu apporter; à qui j'ai prouvé la plus grande confiance et qui n'en a jamais abusée pour la moindre chose; de Congrè qui m'a donné l'hospitalité dans sa cabane, qui a eu pour moi toutes sortes d'égards et de bons procédés, qui s'est montré sensible et reconnaissant aux miens et qui n'a cessé d'agir en homme digne et très capable" (JD, ff. 31)

Ces expériences de terrain différentes auront un retentissement direct dans l'élaboration théorique des récits publiés au retour mais il faut, avant de le montrer, évoquer le second moment du voyage proposé en exemple : l'épisode des moulages aux îles Salomon qui se déroule en novembre 1838.

Entre ces deux dates, Dumont d'Urville a été bloqué fin janvier par la banquise au niveau du 64e parallèle. L'expédition s'est dirigée ensuite vers les îles South-Orkney, les New-South-Shetland. L'essentiel du travail scientifique consistait en relevés d'hydrographie. Quelques îles évoquées par les baleiniers entre le 63e et le 64e parallèle ont été repérées avec précision et baptisées Terre Louis-Philippe, Joinville, Rosamel, Dubreton. Une épidémie de scorbut a contraint toutefois l'expédition à prendre le 7 mars le cap nord-ouest vers le Chili. Après une pause, du 7 avril au 29 mai, durant laquelle Dumont d'Urville apprenait la mort de son plus jeune fils, les navires mettaient le cap sur la Polynésie. L'île Juan Fernandez, les archipels de Manga-Reva, de Nouka-Hiva et d'Otahiti furent visités. Le 16 octobre 1838, Dumont d'Urville décida de mener une expédition punitive dans l'île Piva, (archipel des Viti/Fidji). *L'Astrolabe* et *La Zélée* arrivèrent enfin dans les îles Salomons. Les deux navires mouillèrent dans une petite crique de l'île Saint-Georges le 18 novembre 1838 et ne lèverent l'ancre que le 26 au matin.

Depuis son expérience patagone, Dumoutier avait réussi à faire quelques moulages de naturels. Sa technique était la même que celle qu'il mettait en oeuvre en métropole pour ses moulages de criminels ou d'hommes célèbres. Le phrénologiste prenait d'abord une empreinte de la moitié postérieure de la

tête, avec un plâtre à prise normale. Pour la face en revanche, il faisait un mélange de plâtre additionné de beaucoup de sel afin d'accélérer la prise. Un fil disposé au milieu de la face avant le coulage du plâtre permettait d'obtenir deux moitiés symétriques de la face. Seuls les personnages célèbres et bien vivants pouvaient éviter la tonte des cheveux mais les criminels et individus décédés n'échappaient jamais en revanche à l'opération. On imagine sans peine combien il devait être difficile au phrénologue de persuader les Océaniens de se laisser raser les cheveux. Tenter de rallier ces hommes à la cause phrénologique était peine perdue et Dumoutier dut passer maintes fois, comme chez les Patagons, pour un étrange sorcier et on lui répondait souvent, lorsqu'il mimait la tonte des cheveux : "tabou, tabou !"... Le phrénologue avait donc recours à l'échange pour obtenir la permission de couper les cheveux et de faire ses moulages. Pour un moulage réussi, combien d'échecs ?

Dumoutier eut d'abord peu de chance avec les naturels de l'île Saint-Georges. Si l'on ne retrouve pas trace de ses déboires dans son journal, Dumont d'Urville relate pourtant un épisode qui ne devait pas être rare :

"Il [Dumoutier] était parvenu à décider un des naturels à se laisser mouler ; l'opération même avait été commencée sous d'heureux auspices ; le sauvage avait souffert paisiblement le moulage du derrière de la tête ; mais lorsque ensuite il a senti sa face emplâtrée, il s'est levé soudain, et s'est enfui en se frappant la tête contre la muraille du navire pour se débarrasser de sa dure enveloppe, dont il n'a laissé que les débris à notre phrénologue désolé" (DD, 1843, vol. 5 : 34). Dumoutier eut plus de succès sur l'île Ysabel, comme le montre la relation de la journée du mercredi 21 novembre publiée ici en annexe. Mais après avoir réussi ces moulages, il restait au phrénologue à accomplir la seconde partie de sa mission d'anthropologie physique, qui n'était pas la moins périlleuse : la récolte de crânes humains. Dumoutier débarqua donc de nouveau sur l'île le 23 octobre avec Dumont d'Urville et Ducorps dans la ferme intention de ramener quelques spécimens. Les indigènes du village d'Opihi les accueillirent chaleureusement et ils organisèrent un fête en leur honneur. Dumoutier savait d'expérience combien il était délicat d'obtenir ce qu'il recherchait aussi résolut-il d'attendre le moment propice pour exprimer sa demande sans risque de choquer ses hôtes. Il fallait gagner d'abord leur confiance... Danses et chants se succédèrent pendant toute la nuit tandis que Dumoutier rongea son frein et que les membres de l'équipage dormaient tour à tour pour prévenir tout incident. Au petit matin pourtant, Dumoutier se décida enfin à poser la question cruciale aux indigènes : pouvaient-ils lui fournir des crânes humains ? La réponse fut d'abord catégorique : il était hors de question d'abandonner les ossements des ancêtres à des mains étrangères. Une discussion s'engagea pourtant et les indigènes, soucieux finalement de contenter leur invité jusqu'à leurs désirs sacrilèges, proposèrent au phrénologue une solution qui lui permettrait d'obtenir autant de crânes humains qu'il le souhaiterait : on allait le conduire dans un village ennemi, et il pourrait y tuer tous les hommes voulus

pour récolter les crânes nécessaires à ses activités (DD, vol. 5 : 69-85). Ce jour-là, Dumoutier fut une fois de plus bredouille...

Après l'exploration des îles Salomons, le voyage repris son cours. Au départ de Sumatra, en septembre 1839, Dumont d'Urville résolut d'effectuer une seconde et dernière tentative d'exploration du pôle. Huit jours après avoir mis le cap sur le sud, une dysenterie se déclara à bord. Cette ultime traversée fut la plus éprouvante car il n'était prévu aucune relâche avant la Tasmanie, deux mois plus tard. Ces 58 jours de haute mer furent un calvaire pour tout l'équipage car les corvettes devinrent peu à peu des navires-hôpitaux. L'enseigne de vaisseau Marescot décéda le 23 novembre, suivi le 27 de l'enseigne Pavin de la Farge puis de l'enseigne Gourdin le 8 décembre. Le dessinateur Goupil décéda à Hobart-Town le 4 janvier 1840 et trois aspirants et deux maîtres furent débarqués dans ce port. Dumont d'Urville lui-même fut atteint de terribles coliques combinées à sa goutte et il en vint le 20 octobre à rédiger son testament³⁷. Il y ajouta un long codicille le 1 novembre dans lequel il léguait entre autres sa tête à Dumoutier "*qui la préparera et la conservera, comme sujet d'études phrénologiques*" (Vergniol, 1931 : 298). Malgré cette difficile traversée, c'est enfin le succès et le 21 janvier 1840, Dumont d'Urville découvre une terre qu'il baptise du prénom de sa femme : c'est la terre Adélie³⁸. Après quelques jours passés à récolter des roches, les deux navires retournèrent vers Hobart-Town le 1 février. Neuf mois après, *L'Astrolabe* et *La Zélée* pénétraient dans le port de Toulon...

5) Le retour en France : réception et enjeux des résultats obtenus.

Après un voyage fort en péripéties, il restait à Dumoutier à affronter une tribu autrement redoutable pour lui que celle des Patagons : l'Académie des sciences. Comme d'habitude en effet, une commission d'académiciens avait été nommée pour rendre compte des résultats de l'expédition³⁹. Arago, président de la commission, ne laissa transparaître aucune animosité contre la phrénologie. Blainville devait analyser les résultats de la partie zoologique et contre toute attente, Etienne Serres fut spécialement délégué pour faire un rapport sur les bustes de Dumoutier. Le fait même de nommer un rapporteur sur un domaine qui n'avait pas fait l'objet d'instructions particulières au départ était une marque de reconnaissance des travaux effectués. C'était la première fois que l'Académie produisait un rapport spécifique sur des observations anthropologiques. Les membres de la commission assignaient deux fonctions à ce rapport *ad hoc*. La première, c'était de témoigner du "vif intérêt" que ces pièces

³⁷. L'original est déposé à la bibliothèque du port de Toulon, reproduit in Vergniol 1931 : 295-298.

³⁸. On trouvera le récit de cette découverte in Dumont d'Urville, 1840.

³⁹. La commission est présidée par Arago. Elle est composée de Beautemps-Beaupré, Blainville, Elie de Beaumont, Adolphe Brongniart et Audouin.

leur avaient inspiré, la seconde, c'était que l'Académie espérait ainsi contribuer à "tourner les regards des voyageurs" vers l'anthropologie (Serres, 1841 : 643)⁴⁰.

Le rapporteur Etienne Serres avait été nommé le 10 janvier 1839 à la chaire d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme, en remplacement de Pierre Flourens (Blanckaert, 1995). Pour bien faire sentir l'intérêt de la collection de Dumoutier, il lui apparaissait essentiel de produire quelques remarques préliminaires. Celles-ci marquent l'enjeu intellectuel et académique des bustes car elles occupent quasiment la moitié du rapport. Dans cette première partie, Serres insiste sur le caractère imparfait de l'histoire naturelle de l'homme, sur la lenteur de ses progrès par rapport aux autres branches de la zoologie. Ce retard, il l'attribue à l'absence d'un "musée anthropologique", qui est consécutive à la difficulté qu'il y a de se procurer des matériaux (Serres, 1841 : 644).

Cette pénurie d'objets anatomiques sur les différentes races humaines est grave selon Serres, car elle a différé la possibilité d'un comparatisme heuristique et a entraîné, par contrecoup, l'inflation de "considérations spéculatives". La découverte des types humaines primordiaux étant "la question de l'anthropologie", il semble à Etienne Serres que celle-ci a fait un grand progrès lorsqu'elle a réduit les variétés humaines aux trois types caucasique, mongolique et éthiopique (*ibid.* : 645). Walckenaer avait proposé cette division tripartite en partant de la géographie, Cuvier de l'anatomie comparée et Dumont d'Urville en avait prouvé le bien-fondé par l'observation des moeurs. Pour Serres, il ne restait plus qu'à la confirmer par la comparaison des langues. Il était donc possible de prendre dès à présent cette classification comme programme de recherche pour faire progresser l'anthropologie dans deux directions : d'une part, l'étude des caractères propres à chaque race ; d'autre part, la recherche des lois de combinaison de ces caractères par l'effet de leur croisement. On arriverait ainsi par cette méthode "*à reconnaître et à retrouver encore l'empreinte de ces caractères chez les peuples les plus civilisés de la race caucasique, et à expliquer comment il se fait que dans cette race certains individus rappellent la race mongolique, d'autres la race éthiopique, chez lesquels on les remarque souvent à des degrés très marqués. En un mot, on aura la clef de la diversité des tempéraments*" (*Ibid.* : 646). Le plus intéressant pour Serres est que cette anthropologie pourrait fonder une philosophie de l'histoire scientifique. En effet, "*Ces notions physiques acquises pourront servir d'introduction à des recherches morales qui en sont la conséquence [...] Or ces rapports, peu apparents chez les individus de la race caucasique, et modifiés en outre par la civilisation et l'éducation des peuples, sont au contraire si marqués dans les races humaines, considérées en masse, que l'histoire en inscrit à chaque pas les effets, soit dans l'aptitude comparée de ces races pour les sciences, la littérature et les arts, soit dans leurs habitudes et leurs moeurs*" (*ibid.* : 646)

⁴⁰. La publication du rapport élogieux de Serres dans la *Gazette médicale de Paris* était un signe de plus de la publicité que l'Académie entendait donner à la collection et marquait par là-même une victoire indirecte de la phrénologie qui avait été constamment attaquée dans la revue de Jules Guérin.

Cette étude comparative trouvait un terrain d'application idéal en Océanie car les diverses races humaines y étaient isolées sur des archipels, ce qui permettait à chaque race de déployer "sans oppression" toutes leurs facultés physiques et morales. Le cadre océanien était d'autant plus intéressant pour Serres qu'ici comme ailleurs, la race inférieure s'était selon lui présentée la première. Le cycle naturel des successions raciales y était parfaitement confirmé : sur la race inférieure *"s'implante une race plus avancée, qui, à son tour, sert de greffe et cède la place à la race d'homme qui domine toutes les autres par la supériorité de ses caractères physiques et moraux"* (ibid. : 650). C'est donc après avoir exposé ces vues d'ensemble que Serres en vient enfin à l'objet de son rapport. Serres faisait partie des quelques professeurs du Muséum favorables à la phrénologie et bien qu'il ne fasse pas directement allusion à la théorie qui a guidée le travail de Dumoutier, il ne tarit pas d'éloge pour la collection qui en résulte. Il est clair d'après lui que cette série de bustes est le meilleur témoignage que l'on ait ramené jusqu'ici sur les caractères physiques des Océaniens car *"Quelque précise que soit la description des types de ces peuples faite par MM. Lesson, Garnot, Quoy et Gaynard, et par M. d'Urville lui-même, il manquait quelque chose à leurs tableaux. Ce quelque chose était l'individualité des peuples que nous reproduisent ces bustes"* (ibid. : 650).

La collection de Dumoutier permet ainsi de faire *"entrer l'anthropologie dans une voie nouvelle [...] car, au lieu d'aller à la recherche de ces peuples, ce qui est impossible à un seul homme, ce seront les peuples qui, à certains égards, viendront eux-mêmes à la rencontre de l'observateur, du philosophe, de l'historien et du physiologiste"* (ibid. : 650). Serres voit là les conditions de possibilité de franchissement d'un seuil épistémologique : la science anthropologique, encore trop spéculative, pourrait par ce moyen se transformer en *"une science d'observation comme la zoologie"* (ibid. : 650). Serres n'émet qu'un regret : c'est que l'on n'ait pu ramener des squelettes entiers. Mais la commission comprend fort bien toute la difficulté d'une telle récolte, tant il est vrai que le sentiment inné de respect des dépouilles mortelles des hommes *"se dresse, devant les besoins de la science en tous lieux et chez tous les peuples, civilisés ou non"* (ibid., p. 658). La commission est si heureusement surprise des bustes qu'elle propose de voter des remerciements à Dumoutier.

Les 51 bustes et les 51 crânes recueillis par Dumoutier ont donc à l'évidence fait une aussi forte impression à Serres qu'au public de Toulon. Mais Serres n'est pas un cas isolé, Blainville lui-même, dans le rapport qu'il consacre à la zoologie, revient sur les bustes phrénologiques et il couvre d'éloges Dumoutier *"exercé de longue main dans les observations phrénologiques et dans l'art du moulage en plâtre"*. Pour Blainville, il apparaît clairement que son engagement à bord de *L'Astrolabe* a constitué *"l'un des grands avantages de l'expédition"* (Blainville, 1846 : 31) et sa collection de bustes est l'un des "résultats les plus importants, les plus intéressants" de l'expédition. Dumoutier supportait victorieusement la comparaison avec ses prédécesseurs :

"Depuis Cook, et à son exemple, on s'était borné à des descriptions ou à des portraits rarement coloriés, plus rarement encore de grandeur naturelle. MM. Péron et Lesueur, Quoy et Gaimard, Lesson et Garnot nous avaient rapporté un certain nombre de crânes de diverses races, toutes les fois qu'il avait été possible de s'en procurer, et comme l'ont fait également les médecins de l'expédition actuelle ; mais on pouvait faire mieux ; car ces portraits [...] sentent trop souvent le modèle d'atelier. Or c'est ce que, sous l'heureuse influence du commandant en chef, a fait M. Dumoutier, en moulant sur le vivant un ou deux individus de chaque race, quelquefois de l'un et de l'autre sexe, et en donnant au buste en plâtre qui en est provenu sa couleur naturelle. On conçoit que non seulement il a fallu une certaine habileté artistique pour ce genre de travaux plus difficiles qu'on ne le pense généralement, mais qu'en outre, M. Dumoutier a eu besoin d'une grande persévérance, de beaucoup de moyens de persuasion pour déterminer des hommes plus ou moins sauvages, ou même à des degrés de civilisation peu avancés, à se laisser d'abord toucher la tête et les cheveux, ce qui est pour eux presque irréligieux, puis prendre la tête et la face dans une masse de plâtre devant se durcir en place" (Blainville, 1846 : 39-40)

La seule fausse note vint, on ne s'en étonnera pas, de Virey, qui rappela dans un courrier à l'Académie que la mesure du trou occipital permettait à elle seule de rendre compte des différences entre les peuples Océaniens car « le rapprochement du voile du palais offre la mesure du redressement de l'homme et du degré de perfection des races » (Virey, 1841 : 701)⁴¹. L'Académie des sciences autrefois mise en cause par Dumoutier reconnaissait cette fois-ci officiellement la supériorité du procédé d'analyse mis en oeuvre par le phrénologiste. Si elle n'allait pas jusqu'à se prononcer pour la phrénologie, elle ne rejetait pas non plus ouvertement la théorie qui avait présidée à la confection des moulages et Dumoutier avait, après ces rapports, toute latitude de rédiger un compte-rendu phrénologique et original sur les peuples océaniens. Un céphalomètre phrénologique avait d'ailleurs été construit par l'ingénieur-mécanicien du dépôt des cartes et plans de la marine nationale (cf. Fig. N° ???). Il devait permettre de mesurer les bustes et d'établir ainsi des tableaux comparatifs sur le développement des organes cérébraux selon la typologie phrénologique⁴². Les phrénologistes auraient pu ainsi se livrer aux observations qu'ils avaient l'habitude de faire sur les hommes célèbres, les aliénés et les criminels : confirmer les localisations cérébrales et établir des comparaisons qualitatives entre les peuples et les individus. Au moment du rapport de Blainville, la plupart des tableaux de mesures étaient déjà prêts. La publication du compte-rendu des observations anthropologiques revenait de droit à Dumoutier et l'annonce des premiers volumes de l'historique du voyage envisageait six volumes de zoologie rédigés par Hombron et Jacquinot et deux volumes pour l'anthropologie de

⁴¹. Sur les usages du trou occipital dans l'anthropologie de l'époque, voir Blanckaert, 1990.

Dumoutier. C'était la première fois qu'une publication de voyage scientifique prévoyait une partie distincte pour l'anthropologie.

Malgré le blanc-seing de l'Académie et l'appui indéfectible du contre-amiral Dumont d'Urville qui devait diriger la publication, Dumoutier ne rédigea pas les volumes de l'anthropologie. Que se passa-t-il ? On pourra répondre en renvoyant à Ernest-Théodore Hamy qui affirmait en 1907 que Dumoutier avait été reconnu "incapable de toute rédaction suivie" (note in Hamy, 1907 : 267). La dernière publication de Dumoutier date effectivement de 1843 ; mais outre le fait que Hamy ne cite pas ses sources, plusieurs indices militent en faveur d'une autre hypothèse : Dumoutier n'avait plus la volonté de publier ses travaux. Si les deux propositions ne sont pas incompatibles, la seconde mérite d'être étayée ici, car elle repose sur la publication des résultats scientifiques de l'expédition et sur le déclin de la théorie phrénologique en France. Le déclin de la théorie d'abord : il est le double résultat de la disparition de la génération de ses plus illustres défenseurs et de la montée en puissance de ses détracteurs⁴³. Pierre Flourens, qui s'éleva sous l'aile protectrice de Cuvier, était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences depuis 1833 et devint en 1842, avec un petit ouvrage, le chef de file de l'opposition à la phrénologie (Flourens, 1842). L'élection pressentie de Dumont d'Urville à l'Académie aurait équilibré la perte du fauteuil de François Broussais à l'Académie des Sciences morales et politiques mais le contre-amiral décéda prématurément dans l'accident de chemin de fer du 8 mai 1842⁴⁴. Dumoutier fut sans aucun doute très affecté de cette disparition qui eut des répercussions sur la publication en cours des résultats de l'expédition. Dès le second tome de l'historique, la coordination de l'ouvrage fut assurée par l'ingénieur-hydrographe Clément-Adrien Vincendon-Dumoulin, qui céda sa place à partir du quatrième volume au capitaine de vaisseau Charles-Hector Jacquinot. Le changement de ton fut patent dans le domaine qui nous retient ici avec la publication en 1846 du premier tome de la partie zoologique, rédigé par Hombron. A priori, les rôles étaient clairement distribués, et seul Dumoutier devait traiter l'anthropologie. Hombron, qui avait été engagé par Dumont d'Urville sur *L'Astrolabe* comme chirurgien-major de deuxième classe, dérogea pourtant à cette distribution des rôles et le premier volume de sa zoologie comporte le sous-titre suggestif "De l'homme dans ses rapports avec la création"...

⁴². On peut se faire un idée de la mise en oeuvre de cet appareil par la figure n° ????. Il est difficile d'en savoir plus, car Dumoutier ne rédigea pas de note explicative, et Blanchard avoua lui-même tout ignorer de son fonctionnement (Blanchard, 1854 : 254)

⁴³. Jean Bouillaud (1796-1881) reste après 1848 le seul médecin d'envergure à défendre la phrénologie. On peut considérer que la phrénologie décline peu à peu avec la génération des médecins successivement bonapartistes et républicains comme Bailly de Blois (qui décède en 1837, François Broussais (1839), Casimir Broussais (1845) etc.

⁴⁴. Lélut, membre de l'Académie et opposé à la phrénologie, affirme que l'élection de Dumont-d'Urville, longtemps retardée, ne faisait en 1842 plus aucun doute (Lélut, 1843 : 35)

Jacques-Bernard Hombron produisit là, sous la responsabilité éditoriale de Jacquinot, un ouvrage clairement polémique. Loin de se contenter de l'histoire naturelle des animaux, il ne traite que de l'homme et plutôt que de se limiter aux observations effectuées lors du voyage, il entreprend de donner sa propre vision de l'anthropologie. Les références mobilisées par Hombron manifestent clairement son opposition au matérialisme phrénologique. Hombron s'appuie sur le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet (Hombron, 1846 : 55) qu'il préfère nettement à Lamarck (*ibid.* : 90) et il cite toujours "l'illustre" Flourens avec déférence (*ibid.* : 105 : 310). Sa théorie de l'histoire naturelle de l'homme procède d'un créationisme qui postule une perfectibilité croissante des êtres vivants et la succession d'espèces fixes détruites dans "*l'oeuvre successive du calcul et de la prévoyance du plus sage*" (*ibid.* : 76). A la différence de l'anthropologie phrénologique, Hombron se prononce nettement en faveur du polygénisme (*Ibid.* : 98-105). Il existe bien selon lui différentes espèces d'hommes et toutes ne peuvent pas accéder à la civilisation car les effets de cette dernière ne sont pas comparables à ceux de la domesticité sur les animaux sauvages. Il ne faut donc pas considérer avec Dumont d'Urville les hommes inférieurs comme des dégénérés car "la nature ne dégénère pas ; ses oeuvres sont immuables et elle n'a jamais rien fait d'imparfait : ils furent créés pour certaines harmonies" (*Ibid.* : 360). L'homme ne peut changer les caractères de son espèce, mais il peut dans une certaine mesure se dégrader. Les indigènes de Vanikoro par exemple, ont un "type si repoussant, les femmes mènent une vie si dure, qu'elles sont d'une laideur effrayante" (*Ibid.* : 282).

Bien que Hombron s'oppose théoriquement à Dumont d'Urville, il s'appuie en revanche fréquemment sur les descriptions qu'il a déjà publiées. Par exemple, tout ce que le commandant de l'expédition a dit sur les habitants de Tonga-Tabou et des naturels de la Nouvelle-Zélande montrent bien, d'après Hombron, que ces derniers ont "tous les défauts humains" :

"Les émotions d'honneur, de générosité et de probité sont, chez ces indigènes, aussi fugaces que celles d'un enfant mal élevé, que rien ne réprime et qui se livre, malgré les bonnes intentions de tout à l'heure, à toutes les actions les plus inattendues que lui inspire le caprice du moment. Où l'on a point développé l'homme moral, il n'existe point d'homme, il n'y a ni principes, ni devoirs, ni même de système possible de gouvernement. Les chefs tyrannisent et la crédulité gouverne ; le tabou, et une foule d'autres prohibitions basées sur des croyances absurdes et fanatiques faussent et abrutissent l'intelligence ; l'intérêt personnel dispose seul des actions de ces barbares" (*Ibid.* : 286)

Ces hommes qui n'en sont pas n'ont aucune qualité essentielle et leurs vertus apparentes ne sont que des moyens d'assouvir leurs instincts :

"Ils ont des qualités passagères, lorsqu'elles sont un moyen d'arriver à la satisfaction de leurs convoitises ; c'est qu'alors il ne dépend pas d'eux d'employer la force ; ils temporisent et deviennent caressants : s'ils obtiennent ce qu'ils désirent, ils sont susceptibles d'une reconnaissance réelle, mais fugace comme celle d'un enfant, qui oublie tout le passé aussitôt que le présent provoque d'autres

désirs ; ils tuent leurs amis de la veille pour la satisfaction du moment. Ils possèdent l'objet convoité ; une heure après, n'en pouvant faire usage, ils l'égarèrent ou s'en défont comme d'une bagatelle" (p. 287).

Hombron, qui connaît bien Dumoutier puisqu'il était embarqué à bord du même vaisseau, se pique même de faire de la critique psychologique. Tout son propos semble construit en vue de saper par avance l'approche empathique manifestée par son collègue d'expédition :

"Je crois que, dans nos rapports avec ces hommes, nous sommes trop enclins à chercher l'homme moral ; c'est une tendance irréfléchie, c'est le roman de notre esprit : nous leur attribuons des réflexions métaphysiques, lorsqu'un raisonnement purement intéressé les domine et les dirige. Le désir entraîne le calcul ; le calcul, la ruse et la dissimulation ; de là, toutes leurs prétendues qualités"

(p. 287). Dénégation par projection : Hombron fait ici un transfert de comportement et du désir de possession de sa société, en prenant soin de ne pas y ajouter les valeurs qui pourraient éventuellement contrebalancer cette morale de l'intérêt. L'approche symétrique est totalement disqualifiée par Hombron car les sauvages sont par nature différents de l'homme occidental. Toutes les qualités que l'on serait tenté de leur octroyer ne sont que des défauts grossièrement dissimulés. Il en est ainsi du courage :

"En général, les barbares ou demi-barbares sont irritables, colères, remuants et jaloux ; mais, encore une fois, est-ce là de la bravoure ? Il ne faut pas confondre l'énergie native avec le véritable courage ; celui-ci est déjà le résultat d'une intelligence élevée ou cultivée ; pour qu'une pareille vertu ne dégénère pas en fureur ou en forfanterie ridicule, il faut que le jugement prenne une grande part à sa direction" (ibid. : 289)

L'argumentation de Hombron pivote autour de cette idée qu'il est impossible de décrire scientifiquement et objectivement le sauvage avec les termes permettant de qualifier l'Occidental :

"Nous pourrions poursuivre plus loin cet examen psychologique des habitants de l'Océanie ; mais il suffit de ces exemples pour faire comprendre ce que nous pensons, et combien il est important d'apporter de la sévérité dans l'étude de leurs caractères ; combien on doit être scrupuleux dans le choix de nos expressions, lorsqu'il s'agit de les décrire et de donner une idée de leurs facultés intellectuelles » (ibid. : 289)

Après une telle critique implicitement dirigée contre l'attitude de Dumoutier, il ne restait plus à Hombron qu'à attaquer directement la phrénologie. C'est ce qu'il fit dans le chapitre XIV en disqualifiant là encore le travail mené par Dumoutier :

"il ne faut point se le dissimuler ; la **cranioscopie** est une science qui sera toujours fort limitée, car elle est tout à la fois d'une simplicité et d'une complication extrêmes" (*ibid.* : 351)⁴⁵. Pour Hombron, l'inspection du front suffit largement pour saisir l'intelligence des sujets comme elle suffit à reconnaître les bornes physiologiques de l'espèce et ce, même chez les individus moralement inférieurs. Au sein d'une même "espèce", l'"altération de l'âme" est produite par l'ignorance et non par l'organisation physique, sauf les cas des "demi-crétins" atteints par le scrofule, et assez répandus à Paris (*ibid.* : 356-360). Ces cas d'influence directe du physique sur le moral sont de toute façon minoritaires pour Hombron et l'essentiel de la débauche dans une race civilisée trouve son origine dans une démarche personnelle et volontaire. Pour le prouver, Hombron prend en exemple les sauvages qui vivent au coeur de la civilisation :

"Descendez dans ces lieux où se rassemblent les hommes les plus abjects de Paris, voyez ces malheureux qui se sont fait, depuis longtemps, un plaisir de ne plus penser, qui ne vivent que pour étouffer leur raison dans le vin et l'agitation des passions ; observez, au sein de la civilisation, comme les voyageurs ont coutume de le faire parmi les tribus sauvages des nouveaux mondes ; vous reconnaîtrez que ces anges déchus s'abaissent volontairement au-dessous des plus affreux des hommes inférieurs, mais que leur front porte avec lui une supériorité indélébile. La matière révèle encore la pensée, et ce signe d'adoption céleste est ineffaçable ; l'abrutissement physique ne saurait atteindre l'espèce" (Ibid. : 360)

Hombron ne fut pas le seul à traiter ouvertement de l'histoire naturelle de l'homme. Honoré Jacquinot, qui avait été engagé à bord de la *Zélée* (commandée par son frère aîné, Charles-Hector) comme chirurgien de troisième classe, écrivit lui aussi un volume entier sur l'anthropologie. Moins polémique que Hombron à l'égard de la phrénologie, Honoré Jacquinot s'inclinait devant la qualité des moulages de son collègue phrénologiste : « La série de bustes des peuples de l'Océanie, rapportée par Dumoutier, remplace de la manière la plus avantageuse les collections de crânes et les préparations anatomiques. Un musée fondée sur cette méthode serait de la plus haute importance, et ferait faire un grand pas à la science. J'espère que cette entreprise, si remarquablement commencée par notre savant compagnon de voyage, ne s'arrêtera pas là » (H. Jacquinot, 1846 : 142)⁴⁶. Sur le plan théorique, Jacquinot n'entendait pas tant discuter la phrénologie que la classification des races et les critères qu'il convenait de retenir pour établir celle-ci. Retenant pour sa part trois espèces (les trois races de Cuvier) et quatre à cinq races dans chacune de ces trois espèces, Jacquinot subordonnait les

⁴⁵. Le chapitre s'intitule "Psychologie - Ce qu'on doit attendre de l'inspection des crânes - Les penchants et les facultés" (Hombron, 1846 : 346-395).

⁴⁶. Il est intéressant de noter que Serres comme Jacquinot ignorent superbement dans leurs éloges le musée ouvert par Dumoutier en 1836 pour la Société phrénologique au 37 rue de Seine. Ce musée ouvert au public rassemble pourtant dès la fin de l'année 1837 plus de 600 bustes, 300 crânes et 200 pièces diverses (cerveaux moulés, têtes de momie...)

critères de culture (dits « ethnologiques ») aux critères zoologiques (ou « anthropologiques ») mais, fait plus original, il distinguait dans ces derniers deux catégories d'importance inégale : les caractères internes ou « anatomiques » comme la forme et l'épaisseur du crâne, des os du squelette, et les caractères extérieurs, comme les traits du visage, la couleur de la peau, des muqueuses, la pilosité. C'était l'ensemble de ces caractères zoologiques extérieurs qui permettaient selon lui d'établir l'histoire naturelle du peuplement de l'Océanie (H. Jacquinet, 1845, 1846).

En cette année 1846, il était encore prévu que Dumoutier rédige son volume sur l'anthropologie (Jacquinet 1846 : 381). Le phrénologue n'avait publié depuis son retour qu'une petite notice sur les indigènes de l'île de Nouka-Hiva (archipel des Marquises). Celle-ci était le produit des observations qu'il avait faites lors de son voyage et elle montre que Dumoutier travaillait lui aussi dans la perspective d'une reconstitution de l'histoire du peuplement de l'Océanie. Selon le phrénologue, les "caractères anatomiques et phrénologiques" des Noukahiviens s'accordaient avec les opinions des linguistes et des ethnographes qui considéraient que ce peuplement, celui des îles Sandwich et de la Nouvelle-Zélande " avaient une origine commune. Les « Noukahiviens » étaient en revanche très différents physiquement des Malais et de la race noire océanienne. Sur le plan non plus physiologique mais culturel, la description de Dumoutier allait dans un premier temps dans le sens des observations consignées dans son journal de bord :

"Ils sont généralement hospitaliers, très affectueux, très tendres et très caressants pour leurs enfants ; ils révèrent la vieillesse ; ils ont beaucoup de déférence pour les femmes ; ils sont industriels, et leur esprit est vif, léger, pénétrant et enjoué. Les femmes ont incomparablement plus de douceur, de tendresse, d'attachement et de dévouement que les hommes, et par dessus tout, elles sont voluptueuses. Aucun peuple de l'Océanie ne m'a paru mériter autant que celui-ci la qualification si naïve qui les caractérise le mieux : "Ce sont de grands enfants [...] Aucune autre population ne m'a paru posséder au même degré toutes les qualités que je viens d'énoncer, et qui rendent ineffaçable le souvenir des trop courts instants que j'ai passés chez les Noukahiviens" (Dumoutier, 1843 : 15). Le phrénologue ne voulait pourtant pas dresser un tableau idyllique de ce peuple car il travaillait, contrairement à Hombron, dans une perspective symétrique et il réaffirma à l'occasion de cette notice le principe qui aurait probablement guidé l'ouvrage qui ne fut jamais publié : « On doit supposer que l'organisation du cerveau est la même chez tous les hommes, mais que le développement des divers organes cérébraux, et que leur activité sont en raison de l'état social où l'homme est placé ».

De ce point de vue, les indigènes de Nouka-Hiva étaient restés au stade social de « l'enfance ». Mais Dumoutier se demandait également s'il n'était pas possible d'attribuer les vices de ce peuple « aux rapports qu'il eut fréquemment depuis plus de deux siècles avec des étrangers qui, loin de lui apporter les bienfaits de la civilisation, ne lui en ont fait connaître que les vices, et n'ont fait qu'ajouter à sa barbarie et à sa corruption ? » (*Ibid.* : 15). En tout cas, l'acculturation et les

croisements ethniques avaient selon Dumoutier une influence néfaste : « *Composé en grande partie de métis de toutes nations, le peuple noukahivien n'a plus les vertus sauvages et l'héroïsme de ses pères. Depuis quelques années il est envieux, rusé, perfide, méfiant, vindicatif et vaniteux. Son manque de générosité, d'équité, sa corruption, en feront, pour longtemps encore, un peuple turbulent et indisciplinable ; longtemps il produira des voleurs incorrigibles, des traîtres, des meurtriers; c'est dire combien il est éloigné d'éprouver le besoin du travail, et de désirer les perfectionnements qui pourraient le conduire aux jouissances de la vie honorable des hommes civilisés*" (Dumoutier, 1843 : 16)⁴⁷.

On ne connaît pas d'autres écrits attribués à Dumoutier après cette date. La parution de l'atlas d'anthropologie se fit par livraison de 1842 à 1847 mais le texte du volume qui devait l'accompagner fut rédigé par Emile Blanchard, plus connu pour ses travaux sur les insectes. Ce dernier n'expliqua pas le changement d'auteur et il ne fut pas en relation avec Dumoutier pour la rédaction. Le fait est d'autant plus étrange que Dumoutier possédait on l'a vu plus haut au moins quelques notes (celles du journal de bord) et il avait dressé dès son retour en métropole quelques tableaux de mesures prises avec son céphalomètre. Blanchard se contenta de travailler à partir des planches de l'atlas et des pièces versées par Dumoutier au Muséum. N'ayant pas participé lui-même à l'expédition, on n'entrera pas ici dans les détails de son commentaire. Notons simplement que s'il ne prend pas parti ouvertement contre la phrénologie, il s'avère opposé aux « mesures absolues » que l'on prend sur les têtes. Les photographies de visages sont selon lui beaucoup plus utiles que les crânes eux-même car elles reproduisent fidèlement les lignes du visage (Blanchard, 1854 : 255). Divergeant sur ce point de méthode avec Dumoutier, ses positions théoriques ne s'avèrent pas plus conciliables car sa vision ouvertement polygéniste et sa conception de l'anthropologie sont très proche d'Edwards (*ibid.* : 52). Enfin, si Blanchard s'affirme en principe contre l'esclavage, il s'appuie sur Paul de Rémusat pour rejeter l'idée qu'il puisse y avoir égalité d'intelligence entre les océaniens et les européens. Paradoxe douloureux pour Dumoutier : on pouvait lire à la fin du texte qu'il aurait du écrire cette appréciation dévalorisante des peuples non-occidentaux contre laquelle il s'était élevé dès le début de son journal de bord :

« *Ces peuples, qui n'ont jamais pu constituer une civilisation, qui n'ont jamais rien inventé, qui sont inhabiles à compter jusqu'à dix, ne pourront jamais être considérés comme les égaux de ceux chez lesquels les industries de toutes sortes ont acquis un si grand développement, chez lesquels sont*

⁴⁷. Ajoutons cette pièce au mystère qui entoure la vie de Dumoutier à son retour en France : la bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire naturelle possède un exemplaire de cette notice (16 p, cote Y1-852) qui a d'abord été versée au fond de la Société ethnologique de Paris. Or la première partie du texte comporte des corrections manuscrites qui pourraient être de Dumoutier lui-même. Dumoutier fit-il rédiger ce texte par un tiers ? Le dernier passage, qui tranche avec la première partie du texte et l'empathie habituelle de Dumoutier est-il bien du phrénologiste ?

cultivés d'une manière si remarquable les lettres, les arts, les sciences » (*ibid.* : 257). Virey n'aurait pas mieux dit...

CONCLUSION

Si Dumoutier travaillait dans une perspective qui tranchait avec celle de ses contemporains et de la plupart de ses collègues embarqués, il ne faudrait pas pour autant croire que cette attitude relevait d'une sorte de pré-science de l'observation décentrée. Chateaubriand posait par exemple dès le début d'*Atala* l'argument de son récit dans la permutation des rôles entre l'Indien et le civilisé⁴⁸. Cet échange était présenté au lecteur - ce n'est pas anodin - par la parole du vieux Chactas aveugle qui s'adressait ainsi à René le français : "*je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage, que le grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu de reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente*" (Chateaubriand, 1826, t. XVI : 27). Si les observations de voyageurs de l'époque de Chateaubriand étaient conditionnées par des préjugés défavorables sur les peuples étrangers, quelques écrivains, eux, pour des besoins narratifs et de nouveauté, se mirent parfois en porte-à-faux avec les observations directes⁴⁹. Ils formèrent ainsi une brèche dans une perception de l'altérité du sauvage qui n'a probablement, de toute façon, jamais été homogène.

Retournons une dernière fois à l'expérience de terrain de Dumoutier. Si le phrénologue de *L'Astrolabe* voyageait comme tout ethnologue avec ses propres préjugés, son journal de bord et ses prises de positions attestent qu'il appréhendait ces Autres d'un oeil plutôt tolérant et relativement ouvert. On peut considérer les bustes issus du voyage de *L'Astrolabe* comme les reliquats d'une science morte, il est possible également d'y lire la tension constitutive de toute science de l'homme. Tout est dans la technique mise en oeuvre par Dumoutier : le moulage sur nature exprime bien la volonté de donner l'image la plus fidèle possible de l'Autre mais la coupe des cheveux manifeste la réduction inhérente aux conceptions phrénologiques de l'anthropologue. Même si la sculpture

⁴⁸. Si l'originalité de l'ethnologie phrénologique de Dumoutier tient dans le fait qu'elle se combine avec une attitude empathique, la seconde est évidemment indépendante de la première. Chateaubriand rejeta clairement la phrénologie dans ses *Mémoires d'outre-tombe*.

⁴⁹. En écrivant *Atala*, Chateaubriand entendait faire, selon ses propres mots, "*l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les moeurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu*" (t. XIX : 3). Son choix se porta sur le massacre de la colonie des Natchez en 1727 mais il s'aperçut rapidement qu'il devait, "*à l'exemple d'Homère, visiter les peuples*" qu'il entendait peindre. Chateaubriand alla deux fois en Amérique, et son second séjour dura 9 ans. Dans *Atala*, René est accueilli par les Natchez, dans *Les Natchez*, c'est Chactas qui débarque en France, sous le règne de Louis XIV. Les substitutions sont fréquentes également dans les mélodrames joués à la même époque dans les théâtres de boulevard. De fait, l'écriture peut provoquer chez certains auteurs le même effet de décentration que le voyage. Qu'on pense au « Madame Bovary c'est moi », de Flaubert au « Je est un autre » de Rimbaud...

phrénologique est fautive dans sa scientificité, elle continue donc de témoigner, à qui veut l'entendre, de la limite du regard ethnologique. Mais les bustes de Dumoutier témoignent aussi en un sens de quelque chose de ténu, immatériel et pourtant bien réel, prépondérant même dans l'expérience que l'on fait de l'autre : la relation de dialogue. L'intérêt des moulages phrénologiques, ce qui fait qu'ils ont encore quelque chose à nous dire, passe aussi et surtout par la connaissance de la relation que Dumoutier a entretenue avec ses "sujets". Relation faite de ratages, de méconnaissance, de contre-sens, de réduction mais aussi d'étonnement, de joies et parfois même de ce qui devrait constituer l'expérience commune de tout chercheur en sciences « humaines » : un retour à un soi distancié.

PIECES D'ARCHIVES

1) Collection privée de Mme Colette Brion

- Diagnostics phrénologiques sur des bagnards à Toulon, établis sous la dictée d'Alexandre Dumoutier. Note autographe de J. Dumont d'Urville. 1er septembre 1837
- divers papiers concernant Alexandre Dumoutier

2) Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle

- Rapport manuscrit sur la collection de bustes effectués par Dumoutier à bord de *L'Astrolabe* (40 ff.). Non signé. C'est le texte qui servit à la communication de Serres à l'Académie des sciences. Contient également une lettre de Dumoutier datée du 23 avril 1841 dans laquelle il déclare qu'il doit rester auprès de sa mère octogénaire et malade.

Ms 165

- diverses attestations d'assiduité à des cours de médecine clinique, de démonstrations anatomiques et autres. 10 pièces.

Ms 2662

3) Bibliothèque du Musée de l'Homme

- Dumoutier, *Note sur les Charruas*, 139 ff. (1833)

Long mémoire, dont la première partie a été imprimée dans le *Journal de la Société phrénologique* (voir bibliographie ci-dessous). Le manuscrit étant jugé trop long, il était prévu une publication en deux temps (ff. 2). La seconde partie n'est probablement jamais parue (ff. 55 à 134). Elle est constituée de fragments qui ne se suivent pas et qui sont divisés de la manière suivante :

- Fragments sur les Charruas (ff 55-68)
- Polémique contre Virey au sujet des Charruas (ff. 70-74)
- Notes ethnographiques (ff. 75-85)
- Notes phrénologiques (ff. 86-137)
- Notes tirées d'Azara (ff. 138-139)

Ms 227

- Dumoutier, *Journal de L'Astrolabe*. 1837-40. 591 ff. in 4°.

Ces notes sont formées d'impressions de voyage, de nombreuses descriptions ethnographiques, touchant autant les mœurs que le vocabulaire ou l'outillage des peuples rencontrés. Contient quelques dessins.

Ms 72

Archives nationales :

BB4 1009 : instructions manuscrites de Blainville pour *L'Astrolabe* et *La Zélée*

F 17 3038 : programme manuscrit du cours de phrénologie de Dumoutier pour l'année 1833.

BIBLIOGRAPHIE

- ACKERKNECHT Erwin H., 1956, « P.-M.-A. Dumoutier et la collection phrénologique du Musée de l'Homme », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 10e série, 7 : 289-308.
- ADELON François, 1808, *Analyse d'un cours du docteur Gall ou physiologie et anatomie du cerveau d'après son système*, Paris, Giguet & Michaud.
- AZARA Félix, 1809, *Voyages dans l'Amérique méridionale depuis 1781 jusqu'en 1801*, Paris, Dentu, 4 vols. Et un atlas
- B. J.-P., 1833, « Académie des sciences. Séance du 10 juin », *L'Europe littéraire (Journal de la littérature nationale et étrangère)*, n° 47, lundi 17 juin : 104-105 (édition in 4°)
- BARINS de (pseudonyme de Louis-François Raban), 1859, *Vie, voyages et aventures de l'amiral Dumont d'Urville suivis de renseignements sur le naufrage de Lapeyrouse...terminés par les détails exactes de sa mort terrible au milieu des flammes*, Paris, Le Bailly.
- BERIGNY Adolphe, 1837, « Concordance et résumé de plusieurs observations phrénologiques faites sur le buste de M. Dumont d'Urville », *La Phrénologie*, I, n° 17 : 3-4.
- BLAINVILLE Henri Ducrotay de, 1835, « Instructions pour la zoologie in *Instructions relatives au voyage de circumnavigation de La Bonite* », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences. Séance du 23 novembre 1835*, 47 p (pp. 40-44).
- BLAINVILLE H. de, « Instructions pour la zoologie in *Instructions relatives au voyage de la circumnavigation de L'Astrolabe et de La Zélée* ». *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences, séance du 7 août 1837*, 28 p (pp. 13-19)
- BLAINVILLE H. de, 1841, « Rapport fait à l'Académie royale des Sciences de l'Institut de France sur les travaux de MM. Hombron et Jacquinot, pendant le voyage de circumnavigation de *La Bonite*. Partie zoologique », *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, séance du 9 avril 1838, reproduit in Eydoux et Souleyet, 1841 : XI-XXXVII.
- BLAINVILLE H. de, 1846, « Rapport fait sur la partie zoologique de l'expédition de *L'Astrolabe* et *La Zélée* » in J.-B. Hombron, 1846 : 13-42.
- BLANCHARD Emile, 1854, *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes L'Astrolabe et La Zélée, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840 sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville*, Paris, Gide, Texte de l'anthropologie.
- BLANCKAERT Claude, « Le trou occipital et la « crâniotomie comparée des races humaines » (XVIIIe-XIXe siècle) » in J. HAINARD et R. KAEHR (Eds.), *Le trou*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie : 255-299.
- BLANCKAERT C., 1991, « Méthode des moyennes et notion de « série suffisante » en anthropologie physique (1830-1880) in J. Feldman, G. Lagneau, B. Matalon (Eds.), *Moyenne, milieu, centre. Histoires et usages*, Paris, EHESS : 213-243.
- BLANCKAERT C., « La création de la chaire d'anthropologie du Muséum dans son contexte institutionnel et intellectuel (1832-1855) », à paraître...

BROCA Paul, 1865, *Instructions générales pour les recherches anthropologiques (anatomie et physiologie)*, Paris, V. Masson et fils.

BROUSSAIS François-Joseph-Victor, 1836, *Cours de phrénologie*, Paris, J.-B. Baillière.

BROUSSAIS F.-J.-V., 1837, « De l'état de la phrénologie vis-à-vis de la société et des obstacles qui s'opposent à son progrès », *La Phrénologie*, t. I, n° 17, 1-3

CABRIE Louis, 1843, *Eloge de Dumont d'Urville. Discours qui a obtenu la première mention à l'Académie des sciences, lettres et arts de Caen*, Versailles, Montalant-Bougleux.

CHATEAUBRIAND R. De, *Atala, Oeuvres complètes*, Paris, Ladvocat, 1826 (1801), t. XVI : 19-136.

CHATEAUBRIAND R. De, 1826, *Les Natchez, Oeuvres complètes*, t. XIX, 358 p (version "épique"), t. XX (version "romanesque"), Paris, Ladvocat.

CHORIS Louis, 1820, *Voyage pittoresque autour du monde, avec des portraits de sauvages d'Amérique, d'Asie, et des îles du Grand Océan, des paysages, des vues maritimes et plusieurs objets de sciences naturelles ; accompagné de descriptions par M. le baron Cuvier et M. A. de Chamisso, et d'Observations sur les crânes humains par M. le Docteur Gall*, Paris, in fol.

CUVIER Georges, 1978, « Note instructive sur les recherches à faire relativement aux différences anatomiques des diverses races humaines (1800) » in Jean Copans et Jean Jamin (Eds.), *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme en l'an VIII*, Paris, Le Sycomore : 171-176.

CUVIER G. *Et al.*, 1830, « Rapports faits à l'Académie royale des sciences de l'Institut de France sur les travaux de MM. Quoy et Gaimard pendant le voyage de *L'Astrolabe* » in Quoy et Gaimard, 1830, t. I : VII-L.

DUCHESNE, 1835, « Notice sur le nègre Eustache. Prix de vertu Montyon dans la séance de l'Institut du 9 août 1832 », *Journal de la Société phrénologique de Paris*, avril 1835 : 249-256.

DUMONT D'URVILLE Jules-Sébastien-César, « Note sur les collections et les observations recueillies durant la campagne de *La Coquille* autour du monde, en 1822, 1823, 1824 et 1825. Lue à l'Académie royale des sciences, dans sa séance du 23 mai 1825 », *Annales des sciences naturelles*, mai 1825, 8 p.

DUMONT D'URVILLE Jules, 1829, « Rapport à l'Académie royale des sciences de l'Institut sur la marche et les opérations du voyage de découvertes de *L'Astrolabe* en 1826, 1827, 1828, 1829. Lu dans sa séance du 12 mai 1829 », *Annales maritimes et coloniales*, juin 1829, 48 p.

DUMONT D'URVILLE J., 1831, « Du tabou et des funérailles à la Nouvelle-Zélande », *Revue des Deux-Mondes*, tome 3 : 197-213.

DUMONT D'URVILLE J., 1840, « Rapport à monsieur le Ministre de la Marine et des colonies, touchant les opérations récentes exécutées par les corvettes *L'Astrolabe* et *La Zélée* (19 février 1840) », *Feuille hebdomadaire de l'île Bourbon*, mercredi 29 juillet, n° 1126 : 1-3.

DUMONT D'URVILLE J., 1841-1846, *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes L'Astrolabe et La Zélée, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840 sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville*, Paris, Gide, Historique, 10 vols.

DUMOUTIER Pierre-Marie-Alexandre, 1833 (a), « Observations sur l'état pathologique du cerveau et du crâne de F. Benoît, comparé à d'autres criminels sous le rapport de ses actes et de son organisation, précédées de quelques renseignements biographiques extraits de la *Gazette des tribunaux*, et d'autres communications particulières », *Journal de la Société phrénologique de Paris*, I, n° 3 : 237-262.

DUMOUTIER P.-M.-A., 1833 (b), « Procès-verbal de l'examen phrénologique de la veuve Landon, suicidée, en la maison qu'elle habitait, rue de la Vieille Estrapade, n° 15 », *Journal de la Société phrénologique de Paris*, vol. II, n° 5 : 39-41.

DUMOUTIER P.-M.-A., 1833 (c), « Considérations phrénologiques sur les têtes de quatre Charruas. Lues à la séance annuelle de la Société, le 22 août 1833 », *Journal de la Société phrénologique de Paris*, vol. II, n° 5 : 74-103.

DUMOUTIER P.-M.-A., 1837, « Le jeune Vito Mangiamèle (appréciation phrénologique) », *La phrénologie*, 30 juin, vol. 1, n° 9 : 1-3.

DUMOUTIER P.-M.-A., 1837, « Ducornet. Observation », *La phrénologie*, n° 25 : 2-3.

DUMOUTIER P.-M.-A., 1843, *Notice phrénologique et ethnologique sur les naturels de l'archipel Nouka-Hiva (Iles Marquises)*, Paris, Fain et Thunot.

DUMOUTIER P.-M.-A., 1842-1847, *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes L'Astrolabe et La Zélée, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840 sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville*, Atlas d'anthropologie, Paris, Gide.

DUMOUTIER P.-M.-A., 1874, « Le Tasmanien de Eydox. Description d'une tête de Tasmanien conservée dans l'alcool », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 2e série, 9 : 808-811.

EYDOUX Joseph-Fortuné-Théodore et SOULEYET Louis-François-Auguste, 1841-1842, *Voyage autour du monde exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette La Bonite commandée par M. Vaillant*, Zoologie, Paris, Arthus Bertrand, t. I, 1841 ; t. II, 1852.

FLORENS J., « Académie des sciences. Séance du 10 avril », *La phrénologie*, tome I, 1837, n° 3 : 3-4

FLOURENS Pierre, 1837, « Recherches anatomiques sur le corps muqueux ou appareil pigmental de la peau, dans l'Indien charrua, le nègre et le mulâtre », *Annales des sciences naturelles. Zoologie*, 2e série, t. VII : 156-164.

FLOURENS P., 1842, *Examen de la phrénologie*, Paris, Paulin.

GALL Franz-Joseph & SPURZHEIM G., 1810-1819, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier*, Paris, Imprimerie Haussmann et d'Hautel, 5 vols.

GERANDO Joseph-Marie de, 1978 (1800) « Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages » in Jean Copans et Jean Jamin (Eds.), *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme en l'an VIII*, Paris, Le Sycomore : 127-169.

GINESTE Thierry, 1993, *Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Pluriel.

GUILLON Jacques, 1986, *Dumont d'Urville. 1790-1842*, Paris, Editions France-Empire.

HAMY E.-T., 1906, « Les collections anthropologiques et ethnographiques du voyage de découvertes aux terres australes (1801-1804) », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, n° 1 : 24-34.

HAMY Ernest-Théodore, 1907, « La collection anthropologique du Muséum national d'histoire naturelle (leçon d'ouverture du cours d'anthropologie faite le 11 avril 1907) », *L'anthropologie*, XVIII : 257-276.

HOMBRON Jacques-Bernard, 1846, *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes L'Astrolabe et La Zélée, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840 sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville*, Zoologie, tome I, De l'homme dans ses rapports avec la création, Paris, Gide.

JACQUINOT Honoré, 1845, « Des caractères anthropologiques », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t. XXI : 298-300.

JACQUINOT H., 1846, *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes L'Astrolabe et La Zélée, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840 sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville*, Zoologie, tome II, Considérations générales sur l'anthropologie suivies d'observations sur les races humaines de l'Amérique méridionale et de l'Océanie, Paris, Gide.

JAMIN Jean, 1979, « Naissance de l'observation anthropologique. La société des Observateurs de l'Homme (1799-1805) », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXVII : 313-335.

JOUBERT F. (Pseudonyme de Jean-Etienne-Just Roy), *Dumont d'Urville*, Tours, Alfred Mame et fils, 1896 (1971).

L. P., "Les Charruas", *Le National*, n° 185, jeudi 4 juillet 1833 : 1-2.

L. P., "les Charruas - Les Gauchos", *Le national*, n° 191, vendredi 12 juillet : 1-2.

LANTERI LAURA Georges, 1993 (1970), *Histoire de la phrénologie*, Paris, PUF.

LAUVERGNE Hubert, 1991 (1841), *Les forçats considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel*, Paris, J. Millon.

LEBRUN Isidore, 1841, "Etude de la géographie - explorations australes", *Le Constitutionnel*, supplément du dimanche 25 avril : 5-6.

LEBRUN I., 1858, *Miscellanées maritimes et littéraires : Dumont d'Urville, Vénus de Milo, Archipel, mer Noire, industrie, beaux-arts, etc.*, Paris, Mme Vve Bouchard-Huzard.

LE GUILLOU Elie, 1842, *Voyage autour du monde de L'Astrolabe et La Zélée, sous les ordres du contre-amiral Dumont d'Urville, pendant les années 1837, 38, 39, et 40. Mis en note par J. ARAGO*, Paris, Berquet et Pétion.

LELUT Francisque, 1832, « Examen comparatif de la longueur et de la largeur du crâne, chez les voleurs homicides », *Journal universel et hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratique*, vol. 6 : 49-67.

LELUT Francisque, 1843, *Rejet de l'organologie de Gall et de ses successeurs*, Paris, Fortin-Masson & Cie.

LESSON René-Primevère et GARNOT Prosper, 1826-1830, *Voyage autour du monde exécuté par ordre du roi sur la corvette de Sa Majesté La Coquille pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825*, publié par Louis-Isidore Duperrey, Zoologie, t. I : 1826, t. II : 1830.

LESSON R.-P., 1829, *Voyage médical autour du monde, exécuté sur la corvette du roi La Coquille, commandée par M. L.-I. Duperrey, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825, suivi d'un mémoire sur les races humaines répandues dans l'Océanie, la Malaisie et l'Australie*, Paris, Roret.

LESSON R.-P., 1830, *Journal d'un voyage pittoresque autour du monde exécuté sur la corvette La Coquille en 1822-1825, commandée par M. L.-J. Duperrey... précédé d'Instructions diverses par le baron Férussac et autres, avec un rapport fait à l'Académie des sciences, en 1825, pour la partie zoologique, par Latreille et Cuvier*, Paris, A. Gobin.

LESSON R.-P., 1834-36 (1828-1830), *Histoire naturelle, générale et particulière des mammifères et des oiseaux découvertes depuis 1788 jusqu'à nos jours*, t. II : Races humaines (1834), t. III : races humaines. Orangs et gibbons (1836), Paris, Pourrat frères.

LEVOT P., 1965 (1856), « Dumont d'Urville » in HOEFER, *Nouvelle biographie générale*, 15 : 202-218.

ORDINAIRE Edouard, *Propositions sur les principes et les conséquences de la phrénologie*, Paris, Didot le jeune, 1836, thèse de médecine n° 236.

MERCERON François (Ed.), 1988, *Dictionnaire illustré de la Polynésie*, Christian Gloazal-Éditions de l'Alizé, s.l., 4 vol.

MONTEMONT Albert (Ed.), 1833, *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours*, Paris, A. Aubrée, 46 vols.

PERON François, 1807, *Voyage de découvertes aux terres australes exécutés sur les corvettes le Géographe, le Naturaliste et la goëlette la Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, Paris, A. Bertrand, vol I⁵⁰.

QUOY Jean-René-Constant et GAIMARD Paul, 1824, *Voyage autour du monde exécuté sur les corvettes de S. M. L'Uranie et La Physicienne pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, publié par Louis de Freycinet*, Zoologie, Paris, Pillet aîné.

QUOY J.-R.-C. et GAIMARD P., 1830-35, *Voyage de découvertes de L'Astrolabe exécuté par ordre du roi pendant les années 1826-1827-1828-1829 sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville*, Zoologie, Paris, J. Tastu, 4 vols. (La partie entomologique est publiée dans un cinquième volume, rédigé par Boisduval).

ROQUEBERT Anne, 1994, « La sculpture ethnographique au XIXe siècle, objet de mission ou oeuvre de musée ? » in *La sculpture ethnographique. De la Vénus hottentote à la Tehura de Gauguin*, Paris, RMN : 5-31.

SERRES Etienne, 1841, « Rapport sur les résultats scientifiques du voyage de circumnavigation de l'Astrolabe et de La Zélée. Partie anthropologique », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. XIII, n° 13 : 643-659.

⁵⁰ La relation complète du voyage s'étend sur quatre volumes mais seul le premier ouvrage a été dirigé par F. Péron. Il est remplacé après son décès par Louis Freycinet.

THORE T., 1836, *Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie, à l'usage des artistes, des gens du monde, des instituteurs, des pères de famille, des jurés, etc.*, Paris, Librairie usuelle.

THOUIN André, 1827 (2e édition), *Instruction pour les voyageurs et pour les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle; rédigée sur l'invitation de Son Excellence le Ministre de la Marine et des Colonies, par l'administration du Muséum royal d'histoire naturelle en 1818*, Paris, A. Belin.

VERGNIOL Camille, 1931, *Dumont d'Urville*, Paris, La Renaissance du livre.

VIDAL-NAQUET Pierre, 1988, "Ethique et pratiques de l'ethnologue face aux racismes", *Ethnologie française*, XVIII, n° 2 : 103-105.

VIREY Julien-Joseph, « Homme » in Panckoucke (Ed.), *Dictionnaire des sciences médicales*, vol. 21, 1817 : 191-344

VIREY Julien-Joseph, « Des sauvages Charruas de l'Amérique méridionale », *L'Europe littéraire (Journal de la littérature nationale et étrangère)*, n° 48, mercredi 19 juin 1833 : 115-118 (édition in 4°).

VIREY J.-J., « De la hiérarchie des races humaines. Académie des sciences. Séance du 25 octobre 1841 », *Gazette médicale de Paris*, vol. IX, n° 43 : 687; n° 44 : 701.

VOISIN Félix, "Une visite au bain de Toulon. Mémoire lu à la séance annuelle de la Société phrénologique, le 22 août 1834", *Journal de la Société phrénologique de Paris*, janv. 1835 : 29-41.

WALCKENAER Charles-Athanase, an VI (1798), *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, Paris, Du Pont.

ANNEXE :

Une journée de « moulage sur nature » à l'île Isabel,
le mercredi 21 novembre 1838.

Le 16 novembre 1838, *L'Astrolabe* et *La Zélée* mouillent l'ancre à l'entrée du canal Ortéga, près de l'île Saint-Georges (actuelle San Jorge) dans l'archipel mélanésien des îles Salomon, à l'est de l'actuelle Papouasie Nouvelle-Guinée. Les corvettes lèvent l'ancre le 16 novembre au matin et stoppent à nouveau leur progression dans le port de l'Astrolabe, sur l'île Saint-Georges. Il est alors décidé d'aller à la rencontre des naturels du village d' Opi, situé sur l'île Ysabel (ou Isabelle : actuelle Santa Ysabel) ⁵¹. Le journal de Dumoutier note un orage et un fort temps à grain dans la nuit du mardi 20 au mercredi 21. A cinq heures du matin, déjeuner de l'équipage puis, à six heures, coup de canon de la Diane, départ des canots en corvée... Suite du récit, par Dumoutier lui-même ⁵²:

« Contre l'ordinaire, nous n'apercevons aucune pirogue à l'entrée du canal. Il est 9 h, l'horizon est embrumé, la pluie tombe abondamment, tout nous porte à croire que le mauvais temps retient les habitants du village d'Isabel. Vers midi, le temps s'éclaircit, on sent un peu de houle 6 ou 8 pirogues débarquent de la petite île et paraissent avoir le cap sur nos navires ; en effet, elles ne tardent pas à s'approcher de nous et à se partager entre nous et la Zélée. Les échanges étaient peu nombreux et les relations beaucoup moins animées que la veille ⁵³. Je commençais à désespérer de rien faire pour la collection phrénologique lorsque je m'avisai de mettre à neuf une forte hache que j'avais achetée à Valparaiso, et d'essayer de ce moyen de séduction envers nos timides visiteurs. En moins de deux heures la hache rouillée, et bien affilée, un manche neuf et bien polie lui était adapté, un vernis noir couvre tout le fer jusqu'au biseau et s'étend en bariolures sur le manche. Ma hache était séduisante, ma hache a fait fortune. Foli est le premier à qui je la présente en lui répétant le geste que je lui avais déjà fait le jour précédent pour lui exprimer ce que je voulais obtenir de lui ; son premier mouvement fut d'admiration, il considère la hache, essaye de s'en servir, et tous les autres insulaires de répéter les mêmes signes d'admiration. Leur désir de la posséder est extrême, chacun veut la tenir, la contempler à son aise [et tout en la dévorant des yeux]⁵⁴, chacun attend patiemment que celui qui la tient soit rassasié de sa vue pour la lui demander. Sur ces entrefaites, Foli hésitait, une grande

⁵¹. L'action se déroule donc dans la partie orientale des îles Salomon, indépendante en 1978. La plus connue de ces îles est probablement celle de Guadalcanal, qui fut le théâtre de violents affrontements entre Japonais et Américains lors de la seconde guerre mondiale.

⁵². Transcrit d'après le *Journal de L'Astrolabe* manuscrit de Dumoutier conservé au Musée de l'Homme (Ms 72; ff. 236-237). Les paragraphes ont été établis pour faciliter la lecture.

⁵³. Le journal de Dumoutier saute malheureusement du 18 au 21 novembre retranscrit ici : impossible donc de savoir ce qui s'est passé la veille, si ce n'est qu'un premier contact avait été établi, sans que des moulages aient pu suivre, comme nous l'apprend la suite du manuscrit.

discussion s'était élevée. C'était à qui parlerait plus vite et plus fort; c'était à plus rien entendre et nous de rire et d'exciter de notre mieux leur enthousiasme et leur admiration en bûchant avec la hache sur un tas de bois à brûler. Tout bien considéré, Foli se décide, me suit et se laisse tondre. Sa hache est près de lui, il ne pouvait se lasser de la considérer et plus je lui répétais que s'il ne se laissait pas couvrir la face, je lui retirerais la hache et plus il s'efforçait par ses gestes et son langage de me persuader de sa résolution. Il ne me trompa pas ; il montra beaucoup de résignation et l'effort de volonté pour vaincre ses craintes fut si grand qu'il nous fournit un petit épisode auquel j'étais loin de m'attendre⁵⁵.

Tout alla bien pendant le premier temps de l'opération. Lorsqu'il s'agit de la face, Foli se replaça dans le moule et comprit qu'il devait se remettre exactement dans la même situation. Le plâtre coule sur son front, il s'étend sur son col, sur ses joues, ses oreilles sont obstruées, sa bouche est couverte, ses yeux bientôt vont se fermer; il jette un dernier regard sur la hache et comme une innocente victime qui se livre au bourreau, Foli ferme les yeux et demeure dans la plus complète immobilité. Que ne se passait-il pas alors dans cette âme de sauvage, quel orage devait résulter de tant d'émotions ? Toutes ses passions dominantes étaient entre elles aux prises et avaient à lutter contre l'instinct de la conservation de la vie ! Dans ce conflit, Foli perdit connaissance... Cependant, toutes les précautions ordinaires avaient été prises, l'air pouvait facilement pénétrer par les ouvertures du nez et la respiration pouvait s'effectuer librement. En effet, pendant que la face était entièrement couverte, Foli respirait en toute liberté, sa poitrine se soulevait régulièrement et sans la moindre apparence de troubles, mais l'impossibilité où j'étais alors de me faire comprendre et de le distraire des pensées dont il était assailli, l'impossibilité où il était lui-même de communiquer avec ses compatriotes laissèrent son moral dans un isolement complet et il succomba : Foli était victime d'une infâme trahison !...

N'ayant aucun motif pour soupçonner son état, l'opération eut d'autant mieux son cours que le patient était parfaitement immobile. Le fil qui devait diviser la masse s'enlève, le dépouillement des deux pièces du moule s'opère parfaitement et laisse voir la pureté de l'empreinte ; et ce n'est que quand je pousse mon pauvre Foli pour l'engager à se relever, et que les spectateurs lui parlent que nous nous apercevons de son insensibilité. Elle était complète, la galerie à son tour était consternée et commençait à s'inquiéter lorsque mon collègue passa le bouchon d'un flacon d'ammoniaque sous le nez de Foli. A l'instant, il s'éveille, nous regarde et avec autant d'étonnement que les spectateurs qui venaient d'assister à un miracle. Les lèvres de Foli s'étaient décolorées, la teinte fuligineuse de sa face était éclaircie et malgré les traces que le plâtre avait laissées, il était facile de juger de la pâleur

⁵⁴. Ajouté en marge par Dumoutier.

⁵⁵. « Episode » est mis au féminin dans la phrase originale.

de son visage en regardant comparativement les autres parties de son corps. Foli but un verre d'eau, se mit à rire, et saisissant la hache d'un air triomphant, grimpa sur le pont avec la fierté d'un ligteur montant les degrés du capitole ⁵⁶.

Je tenais le moule d'un salomonien, je n'étais pas moins content que Foli mais mon ambition n'était pas satisfaite. Comment proposer la partie à un autre après ce qui venait de se passer et d'ailleurs quoi lui offrir ? Je n'avais d'autre hache prête et disponible lorsqu'un de mes voisins me donna un témoignage de l'intérêt qu'il portait à mes travaux en me proposant d'offrir un de ses petits hachoirs d'étope au compagnon de Foli pour l'engager à se laisser mouler⁵⁷. Je ne saurais exprimer combien je fus sensible à ce bon procédé, j'en conserverai toujours le souvenir. M. Gourdin fit son offre, elle eut le plus heureux succès. Le tabou des chevelures, celui même attaché à toute la personne d'un Fouathi était effacé par la possession d'une hache. Tant il est vrai que même aux Salomons, il est avec le ciel des accommodements⁵⁸. Kakaley voulut aussi gagner la sienne. Quoique plus jeune que Foli, Kakaley paraissait capable de plus de force morale et il nous confirma dans cette idée par la suite. Lui-même, il vint s'offrir, prit mes ciseaux et les mettant dans ses cheveux, me faisait signe de les lui couper. Je m'empressais de satisfaire à son désir et tout depuis le commencement jusqu'à la fin de l'opération se passa si bien que le goût en vint aux autres et qu'alors chacun demandait à être moulé. Rien ne s'opposa à la réussite parfaite du moule de Kakaley : plein de confiance pour le résultat, il n'éprouva aucune émotion pénible ; ou tout au moins ne le laissa-t-il pas apercevoir ; car sa gaieté ne fut pas un instant troublée et en sortant du moule, il se mit à plaisanter avec les autres en leur montrant le hachereau qu'il venait de gagner.

Durant ces deux opérations, les instants avaient passé avec une rapidité extrême, et l'heure de la marée descendante avait rappelé au village tous les visiteurs de l'Astrolabe et de la Zélée. Il était cinq heures du soir et pour ne pas se séparer de son fidèle compagnon, Foli avait demandé à coucher à bord avec lui. Un de ceux alléchés par l'appât fameux et bien décidé à se soumettre aussi au moulage était resté aussi à bord et tous trois de concert ils avaient renvoyé leurs camarades et leur pirogue. Pendant que je moulais Kakaley, Foli égayait sur le pont tout l'état-major et l'équipage par ses farces et ses fanfaronnades. On sortait de table et chacun était en bon train de rire lorsque M. Desgras s'avisait de mettre un chapeau à trois cornes sur la tête de Foli. Qui a vu le général Jaccot avec son petit chapeau à la Napoléon, peut se faire une petite idée de la tournure de Foli qui dans sa nudité ressemblait plus à un singe qu'à un homme. Chacun veut l'affubler à sa guise, celui-ci lui apporte un grand sabre, celui-là un grand manteau, il ne lui manquait que les grosses moustaches

⁵⁶. Ligteur, licteur : officier qui marchait devant les principaux magistrats de la Rome antique (consuls, prêteurs) pour écarter la foule.

⁵⁷. Le hachereau d'étope était utilisé pour calfater les coques de navires en bois.

pour ressembler à un gendarme ou à un garde-chiourme. Sous ce costume, Foli se pavanait, paraissait glorieux d'avoir l'air d'un personnage d'importance, et brandissant son sabre, il semblait défier le plus valeureux champion. Six heures approchaient, maître Plague et le brave mousse s'occupaient à charger une caronade pour le coup de canon de retraite, Foli et les siens rodaient autour d'eux sans se douter de ce qui allait arriver. Le commandant proposa de faire tirer le coup de canon à Foli (surnommé depuis le général Jaccot, pauvre Jaccot, à quelle épreuve on le prépare !...) Chaque officier lui fait faire l'école du canon. 6 h dit le chef de timonerie et le timbre de la cloche est accompagné de la détonation. Du coup, Foli fit un bond en arrière et une volte-face que le plus habile sauteur n'aurait pu imiter. Dans sa frayeur, l'écouvillon lui était tombé des mains, son chapeau avait roulé sur le pont et le pauvre naturel d'avant si fanfaron avait pris l'attitude du plus fieffé poltron. En se relevant, c'est à peine s'il ose tourner la tête, encore tout tremblant, son coeur bat avec une rapidité extrême, on ne peut nombrer ses pulsations et son visage encore tout défait trahit l'émotion qu'il s'efforce de déguiser par un grand éclat de rire et des gesticulations. Tout en causant prudemment il se retire avec les siens sur la dunette, et espère échapper ainsi aux espiègleries. Mais c'est en vain qu'il s'en croit à l'abri sur ce refuge, et ce n'est que quand l'heure avancée de la nuit a chassé les causeurs que Foli et les siens peuvent trouver le repos. Un poste à canon leur est désigné pour se coucher, et grâce à la sollicitude du bon Ducorps, les pauvres sauvages ont reposé leur tête sur un sac de fougère destiné aux emballages, et ont été garantis de l'humidité de la nuit..."

⁵⁸. Phrase soulignée par Dumoutier.